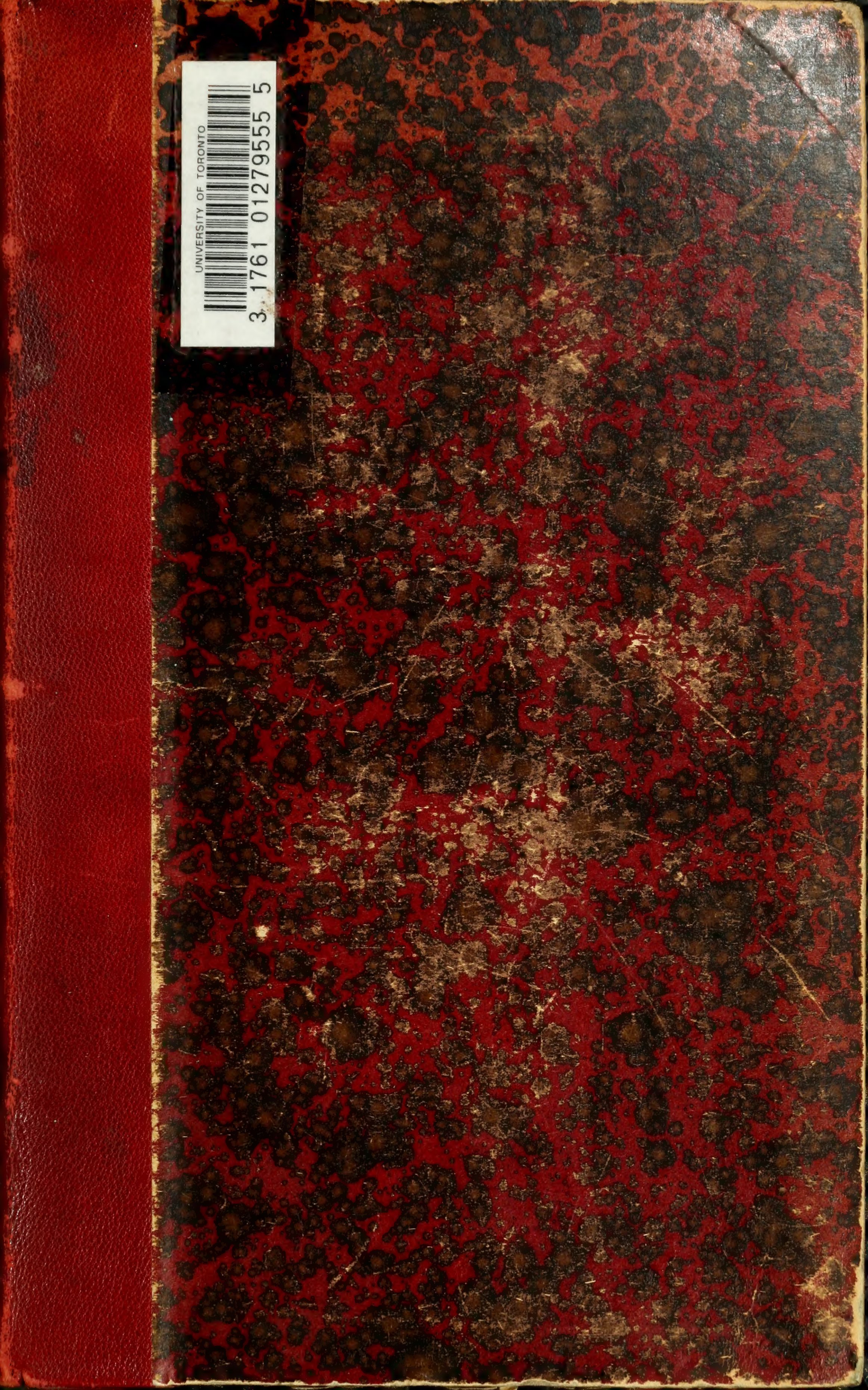
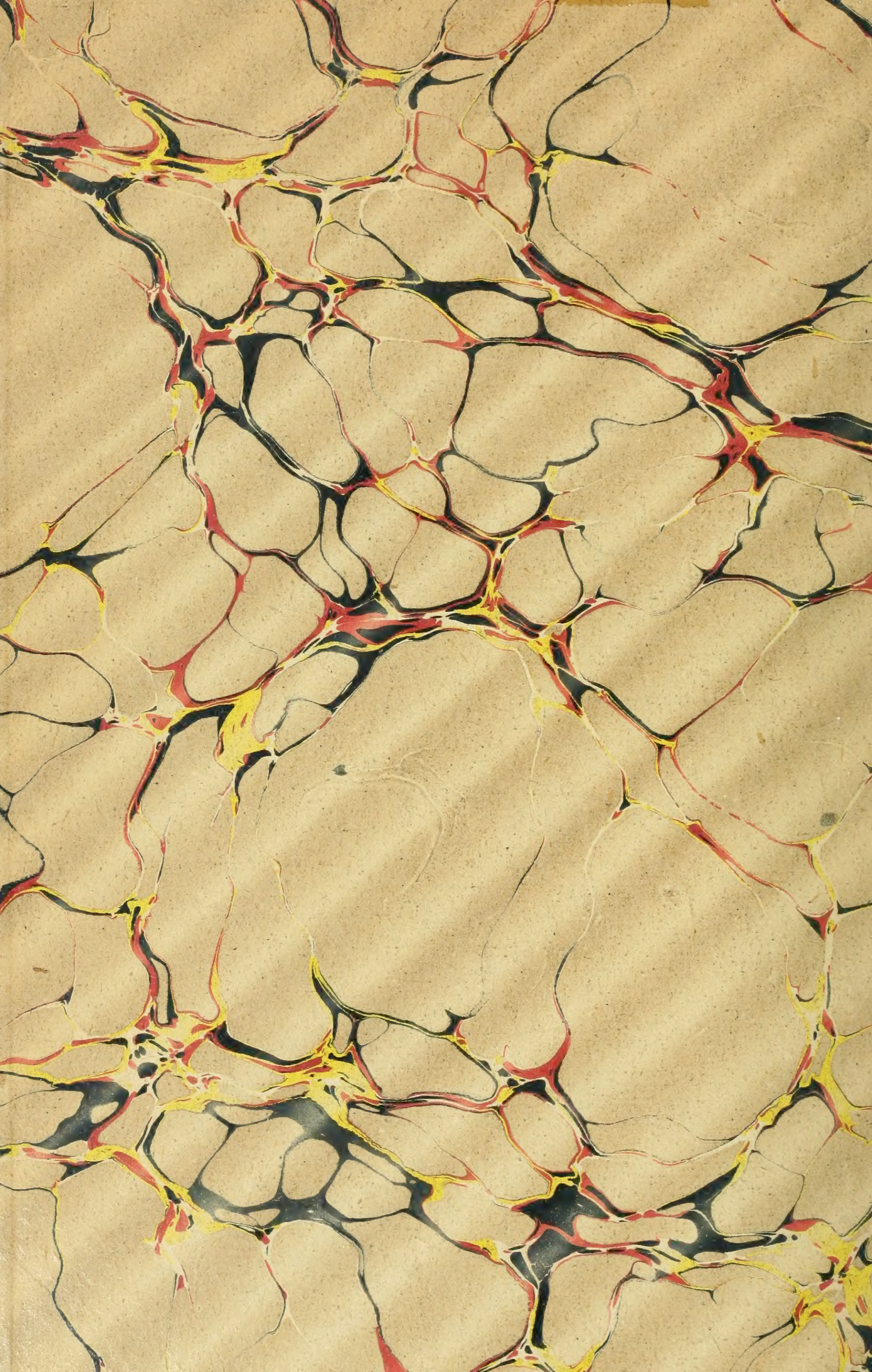
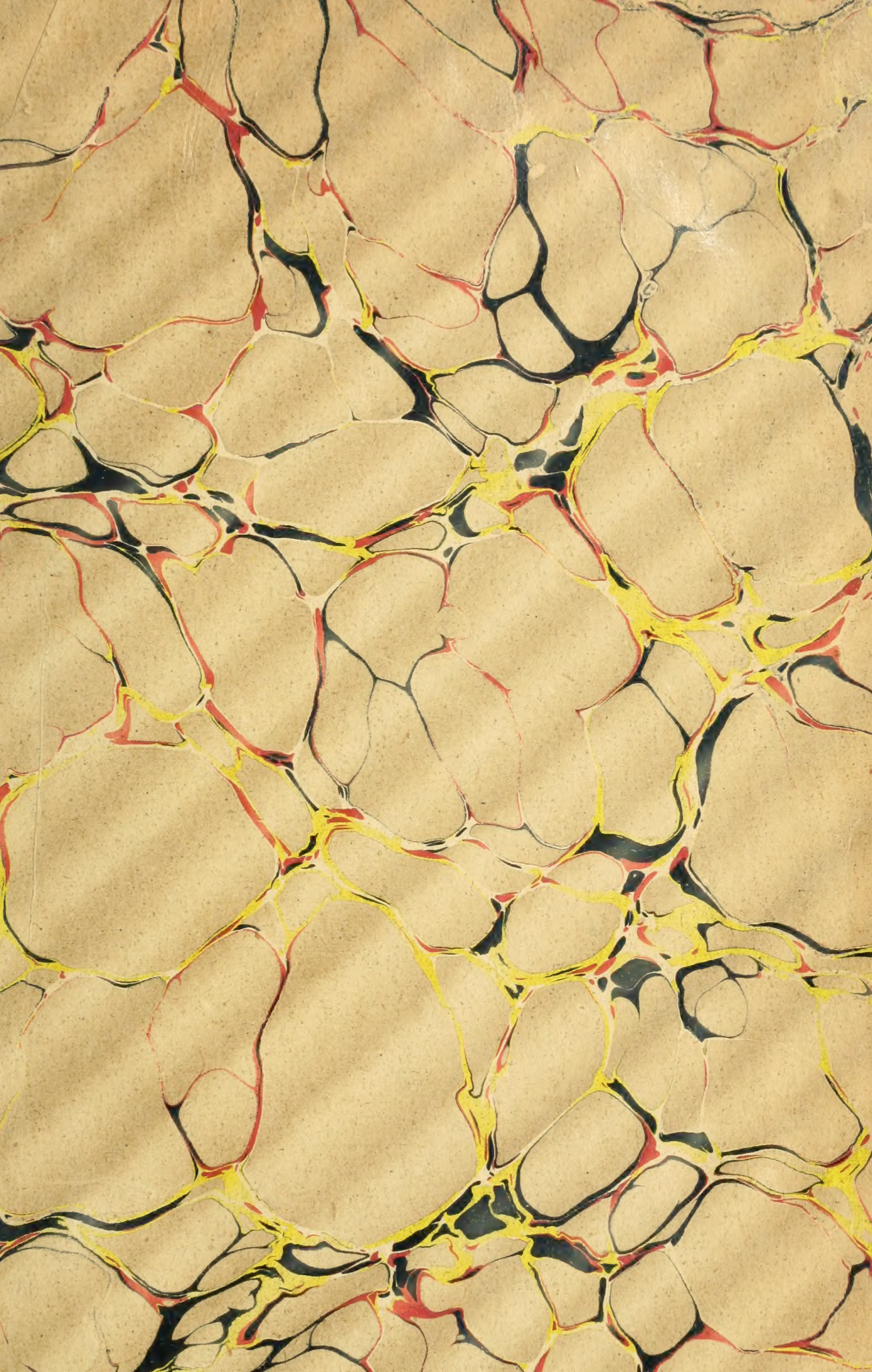

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01279555 5







Victor BELCOURT

PETITE VIE

DU GRAND

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Prix : 1 Franc 50

PARIS
Librairie P. ROSIER
26, Rue de Richelieu, 26

1906

Pour paraître prochainement

Les amours de Jean-Jacques ROUSSEAU

LETTRE-PRÉFACE

Mon cher Ami,

En m'envoyant le manuscrit de la « Petite Vie du Grand Jean Jacques » vous vous défendez fort d'avoir eu l'outrecuidante prétention de « découvrir » Rousseau.

Fi donc, le vilain, craignez-vous que je l'ignore?

Certes, vous ne pouvez croire que j'ai oublié les tant délicieuses soirées où, « sub Jove » et de concert avec nos Aînés (plus d'un, hélas, déjà est disparu), nous discutions si librement sur les hommes et les choses connus et même les... autres, sans en excepter Rousseau.

Mais, au fait, est-ce bien près de moi que vous vous excusez de cette « liberté grande » d'oser parler encore de notre Rousseau, après que tout en a été dit ; ne serait-ce pas plutôt auprès de vos lecteurs que vous voudriez prendre cette inutile précaution et ma réponse ne vous servirait-elle pas simplement de préface? Vous auriez alors gagné votre pari de me la faire écrire à mon corps défendant.

Je vous connais assez pour craindre qu'il en soit ainsi.

Mais, puisque me voilà embarqué dans cette galère, voguons !

On sait bien que, depuis 100 ans et plus qu'il y a des Rousseauphiles et qui pensent, on a biographié Jean-

Jacques en un ou plusieurs volumes et sous toutes ses faces : le champ a été moissonné et qui plus est glané, mais ce n'est pas raison suffisante pour chanter : « Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés. »

Aussi bien, est-ce à une simple et courte promenade à travers les jolis coins dont on avait quelque peu perdu le souvenir que vous nous conviez aujourd'hui.

C'est une petite vie, dites-vous, mais point au sens péjoratif, j'entends par là que vous avez voulu faire seulement un abrégé de la vie de Jean-Jacques et que vous tenez à nous en avertir ; c'est en user fort civilement avec le lecteur.

Petite vie, soit, mais pas ennuyeuse.

Ça ne sent pas du tout la littérature septentrionale, tous mes compliments, mon cher, ils sont du Midi, du Midi... et demi, ne l'oubliez pas !

Que les érudits donc continuent gravement à consulter les gros bouquins, mais que Monsieur Tout le Monde lise votre petite brochure.

Ce faisant, il m'imitera et y trouvera grand plaisir.

Cordialement vôtre en notre Rousseau,
GEORGES D'ALFI.

Tamaris (Provence), le 3 juillet 1906.

PETITE VIE

DU GRAND

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau, est né à Genève, d'une famille d'origine française, en 1712 : il est mort à Ermenonville, le 3 juillet 1778.

I. — SON ENFANCE
1712-1728

Ecoutez-le dans ses « Confessions » raconter ses premières années :

« Je suis né à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau et de Suzanne Bernard. Un bien fort médiocre à partager entre quinze enfants ayant réduit presque à rien la portion de mon père, il n'avait pour subsister que son métier d'horloger.

Après la naissance de mon frère unique, mon père partit pour Constantinople où il était appelé et devint horloger du Sérail.

Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talents, lui attirèrent des hommages ; ma mère avait plus que de la vertu, pour s'en défendre, elle aimait tendrement son mari et le pressa de revenir. Il quitta tout et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade, je coûtai la vie à ma mère et ma naissance fut le premier de mes malheurs...

De tous les dons que le Ciel avait départis à mes parents, un cœur sensible fut le seul qu'ils me laissèrent, il avait fait tout leur bonheur et fit tous les malheurs de ma vie.

J'étais né presque mourant, on espérait peu me conserver. Une sœur de mon père, fille aimable et sage, prit si grand soin de moi, qu'elle me sauva.

J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans, je ne sais comment j'appris à lire.

Ma mère avait laissé des romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi, mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour sans relâche et passions la nuit à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume.

Quelquefois mon père entendant, le matin, les hirondelles disait tout honteux : allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

Les enfants des Rois ne sauraient être traités avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans...

J'avais les défauts de mon âge, j'étais babillard, gourmand, quelquefois menteur ; j'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille, mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux.

Je me souviens pourtant d'avoir une fois pissé dans la marmite d'une de nos voisines appelée Madame Clot tandis qu'elle était au prêche.

J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie : voilà la courte et véridique histoire de mes méfaits enfantins.

Comment serais je devenu méchant quand je n'avais sous les yeux que des exemples de douceur et autour de moi que les meilleures gens du monde ?

Je puis jurer que, jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'était qu'une fantaisie.

Hors le temps que je passais à lire ou à écrire auprès de mon père et celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante à la voir broder, à l'entendre chanter et j'étais content ; je vois encore son air ; je dirais comment elle était

vêtue et coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là...

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie.

Mon père eut un démêlé avec un M. G...., capitaine en France et apparenté dans le Conseil. Ce G.... homme insolent et lâche, saigna du nez et pour se venger accusa mon père d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon père qu'on voulut envoyer en prison s'obstinait à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui.

N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Genève et s'expatrier pour le reste de sa vie que de céder sur un point où l'honneur et la liberté lui paraissaient compromis. »

Ce début des « Confessions » peint, au mieux, les premières années de Rousseau auprès de son père. De suite le caractère altier et rigide de celui ci préférant l'Exil à la perte de la Liberté nous aide à mieux comprendre le caractère de Jean-Jacques.

Resté sous la tutelle de son oncle Bernard, alors employé aux fortifications de Genève, Rousseau fut mis à Bossey, en pension, chez le pasteur protestant Lambercier ; il y resta environ deux années.

De retour à Genève, Jean-Jacques passa deux ou trois ans chez son oncle en attendant qu'on résolut si l'on ferait un horloger, un procureur ou un ministre, de Celui qui devait être un des plus grands écrivains du siècle, du publiciste audacieux dont les attaques devaient ébranler la Société, de l'homme de génie dont la gloire éclatante rayonne à travers les âges !

Notre Jean-Jacques aurait bien voulu être ministre (pasteur de l'église Réformée) car, il trouvait très beau de prêcher, mais, hélas, le petit revenu du bien de sa mère à partager entre son frère et lui ne suffisait pas pour pousser ses études et on mit Jean-Jacques chez M. Masseron, greffier de la Ville. Triste début, il fut renvoyé du greffe, ignominieusement, pour son ineptie et les clercs de M. Masseron déclarèrent que ce pauvre Jean-Jacques n'était bon qu'à manier la lime !

Qu'ils y voyaient donc clair ces pauvres clercs !

Mis en apprentissage chez M. Ducommun, graveur, la

tyrannie de son maître lui rend bientôt le travail insupportable, battu comme un fripon, il croit que c'était l'autoriser à l'être et commet de petits larcins, puis livré tout entier à la passion de la lecture, il ne travaille presque plus. Il atteint ainsi sa seizième année, mécontent de tout et de lui-même, sans goût pour son état, sans plaisirs de son âge, dévoré de désirs dont il ignorait l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi, enfin caressant tendrement ses chimères faute de rien voir autour de lui qui les valût.

II. — LA FUITE

chez Mme de Warens

1728

Age de Rousseau : 16 ans

Un beau jour, il s'enfuit loin de ce maître détesté, quitte Genève sa patrie après une dernière entrevue avec son cousin Bernard, premier compagnon de ses jeux d'enfance et qu'il ne devait plus jamais revoir.

Le voilà donc, encore enfant, sans parents, sans ressources, sans connaître assez son métier pour en vivre, « jeté comme la graine au gré de l'air qui vole », il erre quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de sa connaissance.

Passant par Confignon, terres de Savoie à deux lieues de Genève, il va voir le curé du lieu, M. de Pontverre, qui le reçoit bien et lui donne à dîner, d'où notre voyageur conclut plaisamment que des curés chez qui l'on dînait si bien valaient, tout au moins, les ministres protestants de Genève.

Pressé par M. de Pontverre d'aller à Annecy, trouver une nouvelle convertie capable de le convertir, bien aise surtout de faire un voyage et d'avoir un but, notre fugitif se met en route, marchant à petites journées, chantant sous les fenêtres des châteaux et fort surpris après s'être longtemps époumonné de ne voir paraître ni dames ni demoiselles qu'auraient dû attirer la beauté de sa voix et le sel de ses chansons !

Une telle manière de voyager n'est certes pas rapide, aussi mit il trois journées pour un trajet qu'il eût pu faire en une seule.

Il arrive enfin, c'était le jour des Rameaux de l'année 1728.

Craignant que son abord ne prévint pas assez en sa faveur, il avait pris soin d'écrire une belle lettre dans laquelle il déployait toute son éloquence pour capter la bienveillance de Mme de Warens, c'était, en effet, pour cette dame que M. de Pontverre lui avait remis une lettre de recommandation.

Installée depuis six ans à Annecy, Mme de Warens, alors âgée de vingt-huit ans, avait une de ces beautés qui sont plus dans la physionomie que dans les traits ; avec ses yeux bleus pleins de douceur, ses cheveux cendrés, d'une beauté peu commune auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très piquante, qu'elle était donc loin de ressembler au vilain portrait que Jean Jacques s'était figuré ! Il craignait de tomber sur une vieille dévote bien rechignée, et il était accueilli par une femme jeune encore dont lui-même va vous achever le portrait par un détail exquis, le plus charmant de tous : elle avait, dit-il, une bouche à la mesure de la mienne.

Par une bizarrerie du sort, Mme de Warens avait, elle aussi, et avant Rousseau abandonné son pays et sa famille. Mariée très jeune à M. de Warens, fils aîné de M. Willardin de Lausanne, elle était venue, poussée par quelque chagrin domestique, se mettre sous la protection de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, et ayant abjuré le protestantisme, elle vivait à Annecy d'une pension de deux mille livres que lui faisait le roi.

Quant à Jean-Jacques, il était alors dans sa seizième année et voici son portrait par lui-même :

« Sans être ce qu'on appelle un beau garçon j'étais bien pris dans ma petite taille, j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. »

Pour juger l'ineffaçable impression que fit leur première entrevue, sur le cœur sensible de Jean Jacques, il faut entendre avec quel lyrisme il l'a célébrée.

« Je ne trouvai point Madame de Warens, on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église.

Je cours pour la suivre, je la vois, je l'atteinds, je lui parle. Je dois me souvenir du lieu, je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers ! Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que ne puis-je y attirer les hommages de toute la terre ! quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux !... »

Mme de Warens le pria de l'attendre chez elle ; à son retour, pour causer de ce que deviendrait le jeune voyageur, elle le retint à dîner.

Il y avait là, aussi, un de ces pique assiette qu'on trouvait toujours attablé chez Mme de Warens : ce que fut ce dîner, vous le pensez bien !

Ici, un adolescent au tempérament de feu, celui qui, quarante ans plus tard, écrivait : « J'ai des passions très ardentes et, tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité ; hors le seul objet qui m'occupe l'Univers n'est plus rien pour moi. »

Et là, devant lui, assise à la même table, une femme jeune, dans tout son premier éclat, d'un air caressant et tendre, au regard très doux, au sourire angélique, une dame d'un état supérieur au sien, comme on disait alors, la Femme, enfin, pour laquelle, hier encore, il avait chanté sans que la fenêtre s'ouvrît !

Bien que Jean-Jacques fût dans un ravissement qui ne lui permit pas de manger et que le pique-assiette eût dévoré, à lui seul, un repas honnête pour six personnes, je vous laisse deviner quel fut le plus heureux de ces convives de passage.

Forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, l'homme au grand gosier émit l'avis qu'on envoyât Jean-Jacques à Turin dans un hospice pour l'instruction des catéchumènes : l'avis parut bon et on décida de le suivre.

III. — VOYAGE ET SÉJOUR A TURIN

1728-1731

Age de Rousseau : 16 à 19 ans

L'idée d'un voyage flattait la manie ambulante de Jean-Jacques, voir du pays est, paraît il, un appât auquel un Genevois ne résiste guère et voilà notre fugitif partant dès le mercredi saint pour Turin, sous la conduite d'un homme qui faisait toutes sortes de métiers faute d'en savoir aucun et manquait rarement d'argent quand il en savait dans la bourse d'un autre.

Le voyage fut très gai. Jean-Jacques nous le narre avec une délicieuse fraîcheur :

« Nul accident ne troubla mon voyage, j'étais dans la plus heureuse disposition de corps et d'esprit où j'ai été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé et de sécurité, de confiance en moi et aux autres, j'étais dans ce court, mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend, pour ainsi dire, notre être par toutes ses sensations et embellit à nos yeux, la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avait un objet qui la rendait moins errante et fixait mon imagination. Je me regardais comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant de Madame de Warens, les choses obligeantes qu'elle m'avait dites, les petites caresses qu'elle m'avait faites, l'intérêt si tendre, qu'elle avait paru prendre à moi, ses regards charmants qui me semblaient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiraient, tout cela nourrissait mes idées pendant la marche et me faisait rêver délicieusement. Les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissaient mon âme. Tous les objets que je voyais, me semblaient les garants de ma prochaine félicité. Dans les maisons, j'imaginais des festins rustiques ; dans les prés de folâtres jeux ; le long des eaux, des bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres des fruits délicieux ; sous leur ombre de voluptueux tête à tête ; sur les montagnes des cuves de lait et de crème, une

oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis et de peine que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage. »

Ses guides l'avaient fidèlement défrayé dans la route, mais ne lui avaient rien laissé. Il arriva à Turin sans habits, sans argent, sans linge, et s'en fut à l'hospice des catéchumènes dont il sortit deux mois après, ayant abjuré le protestantisme et avec un peu plus de vingt livres en poche.

C'était la première fois qu'il se voyait si riche et cette somme modique lui semblait un trésor qui ne pouvait s'épuiser. Bien qu'il fît de bons dîners pour cinq ou six sols, sa bourse insensiblement diminuait ; il prit donc le parti d'aller s'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur la vaisselle espérant tenter les gens par le bon marché ; cet expédient ne fut pas très heureux, il y gagna à peine quelques repas, mais y ébaucha une idylle d'un jour dont la naïveté déconcerte.

L'historiette peut se conter en deux mots.

Dans la chambre de sa belle, il est seul avec elle, étendu à ses pieds, sur la main qu'elle tendait, il applique un baiser brûlant, un autre aussitôt et cette charmante main qu'il craignait, le naïf, de sentir se dérober, se presse contre ses lèvres. Rousseau transporté, toujours embrassse cette jolie main, sans songer à mieux, et... l'idylle est finie, non pas, comme vous le supposez, parce que je tire le rideau pour vous cacher le reste, elle est finie. De suite, elle n'en eut point. Le timide Rousseau n'osa pousser plus avant et pourtant, toujours enthousiaste, il nous dit : « De mes jours, je n'eus un si doux moment, mais, l'occasion que j'avais perdue ne revint plus et nos jeunes amours en restèrent là.

Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même oser toucher à sa robe. »

De nos jours, on entend la chose d'autre façon !

Mais, comme l'amant même le plus platonique ne

peut vivre de son amour seulement. Jean Jacques entra comme laquais au service de Mme de Vercellis, où, toutefois, son principal emploi paraît avoir été plutôt celui de secrétaire.

Quand elle meurt trois mois après, Jean-Jacques reste sur le pavé avec trente livres et un habit neuf.

VOLEUR

C'est à ce moment qu'il déroba « un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux » et que, pour échapper à la réprimande, il accusa de ce larcin Marion la cuisinière. Dans le tracas où l'on était par suite du décès de Mme de Vercellis on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose et le comte de la Roque, neveu de la défunte, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent.

Jean-Jacques assure que le souvenir de cette vilaine action l'a bouleversé au point que, quarante ans après, il voyait encore dans ses insomnies cette pauvre fille lui reprocher son crime comme s'il n'était commis que de la veille et que le désir d'alléger sa conscience du poids de ce remords avait beaucoup contribué à la résolution qu'il avait prise d'écrire ses « Confessions ».

Certes, ton geste n'était pas beau, petit Rousseau, mais, vous étiez si jeune encore !

Que vous ayez, sur l'heure et même peu après, amèrement regretté votre faiblesse, cela se conçoit, mais, qu'elle continuât à troubler le repos de vos nuits jusqu'à la fin de votre existence, c'est, semble-t-il, chose paradoxale.

Et, d'ailleurs, êtes-vous bien sûr, Rousseau, d'avoir commis cet horrible forfait, ne seriez-vous pas plutôt un fanfaron du vice ou simplement la dupe de votre trop vive imagination ?

Pour moi, j'en sais beaucoup qui, s'il leur était donné de décrire le Remords aussi éloquemment que vous, préféreraient se charger d'un crime imaginaire plutôt que de perdre l'occasion de le déplorer...

Du moins son séjour chez Mme de Vercellis ne lui fut

pas inutile, il y fit connaissance d'un abbé savoyard. M. Gaime, précepteur des enfants du comte de Mellerède, dont le crédit ne fut pas suffisant pour le placer, mais auprès de qui il trouva des avantages plus précieux : des leçons de saine morale et des maximes de droite raison. Il lui montra, dit-il, comment il n'y a pas de vrai bonheur sans sagesse et comment la sagesse est de tous les états.

Il amortit beaucoup de son admiration pour la Grandeur en lui prouvant que ceux qui dominaient les autres n'étaient ni plus sages, ni plus heureux qu'eux ; il lui enseigna une chose qui, toujours, resta gravée dans la mémoire de Rousseau : c'est que, si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de gens qui voudraient monter : inutile d'ajouter que cet abbé si sensé fut en grande partie l'original du fameux Vicaire savoyard dont la profession de foi est un des morceaux les plus connus de « l'Emile ».

Bientôt, sur la recommandation du comte de la Roque, qui ne paraît pas, en la circonstance, lui avoir gardé rancune du ruban dérobé, il entre chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la Reine, et chef de l'illustre maison de Solar.

Quoi, toujours laquais ! se dit le pauvre Rousseau avec un dépit amer, mais, il se sentait trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on l'y laissât et la confiance effaça bientôt cette première impression.

Le début de ces nouvelles fonctions parut de bon augure. Soyez sage et cherchez à plaire ici à tout le monde, voilà, quant à présent, votre unique emploi, telles furent les premières recommandations de M. de Gouvon. On ne donna point de livrée au nouvel employé et hors quelques lettres qu'on lui dictait et des images qu'on lui faisait découper, il était presque le maître de tout son temps dans la journée.

Mais, que faire quand on n'a rien à faire, sinon aimer ! Et voilà Jean-Jacques amoureux de Mlle de Breil, petite-fille du comte de Gouvon, son maître, jeune personne à peu près de son âge, bien faite, assez belle, très blanche avec des cheveux très noirs, et quoique brune portant sur

son visage cet air de douceur des blondes auquel le cœur de Jean-Jacques n'a jamais résisté.

Comme à l'ordinaire, l'idylle fut courte.

Dans un grand dîner, Jean Jacques, sur la demande de M. de Gouvon, fit à un convive une réponse dont chacun fut très satisfait : ce qui lui valut un regard de l'Aimée ; quelques instants après Mlle de Breil levant derechef les yeux sur lui le pria d'une voix aussi timide qu'aimable de lui donner à boire, mais, en approchant, Jean Jacques fut saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, il répandit de l'eau sur l'assiette et même sur la jeune fille. On lui demanda pourquoi il tremblait si fort, la question ne servit pas à le rassurer et Mlle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux : l'idylle était finie.

On éloigna Jean Jacques du service de la jeune fille, et il n'obtint plus d'elle la moindre marque d'attention.

Notre amoureux s'en consola par les bontés du comte de Gouvon qui lui conseilla de s'attacher à l'abbé de Gouvon, son fils ; celui ci ne reçut pas Jean-Jacques en domestique, il le fit asseoir au coin de son feu, l'interrogea avec la plus grande douceur et entreprit d'achever son éducation.

Dès lors Jean Jacques passa avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour son instruction que pour le service de l'abbé, non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que Jean-Jacques lui en rendît aucun de ce genre, mais pour écrire sous sa dictée et pour copier. Cette fonction de secrétaire lui fut d'ailleurs plus utile que celle d'écolier. Non seulement, il apprit ainsi l'italien dans sa pureté, mais il prit du goût pour la littérature et quelque discernement pour les bons livres, ce qui lui servit beaucoup dans la suite quand il se mit à travailler seul.

Il devint une espèce de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres domestiques qui, le voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentaient bien que ce n'était pas pour rester longtemps leur égal.

Tout allait à merveille, on le regardait comme un jeune homme d'avenir qui n'était pas à sa place, mais qu'on s'attendait d'y voir arriver, quand Rousseau s'engoua d'un Genevois nommé Bacle, ancien camarade d'apprentissage, alors

échoué à Turin, d'ailleurs garçon très amusant, très gai et plein de saillies bouffonnes. Dès lors Jean-Jacques ne connaît plus que cet inséparable ami, ne vit plus que pour lui, passe toutes les journées dehors en sa compagnie, n'accepte aucune réprimande, et enfin se fait chasser.

Le voilà de nouveau sur la route, la bourse légèrement garnie, le cœur saturé de joie et ne songeant qu'à jouir d'une ambulante félicité, car son ami Bacle et lui s'étaient, de suite, mis en voyage.

La bourse tarissante fit bientôt une nécessité d'arriver vite à Annecy chez Mme de Warens dont la maison était devenue pour l'exilé comme la maison paternelle. Ce qui inquiétait Jean-Jacques c'était de se débarrasser poliment de son compagnon de route devenu encombrant ; cela, se fit simplement. Te voilà chez toi, lui dit celui-ci en arrivant à Annecy : adieu. Il fit la pirouette, disparut et Rousseau n'entendit plus jamais parler de lui !

Amour d'un jour, amitié d'une semaine, voilà le sort de Rousseau.

Si la vie n'est bien faite que de commencements, combien cela est-il vrai surtout pour Jean-Jacques dont le plus constant bonheur, hélas, dura ce que dure un songe évanoui au réveil.

IV. — RETOUR CHEZ Mme DE WARENS

1732

SÉMINARISTE, ÉLÈVE MUSICIEN

Age de Rousseau : 19 ans

Pauvre petit, te revoilà donc, dit d'un ton caressant Mme de Warens en accueillant son jeune protégé !

Dès le premier jour, la familiarité la plus douce s'établit entre eux, Petit fut le nom de Jean-Jacques, Maman fut le nom de Mme de Warens.

Jean-Jacques passa dès lors son temps le plus agréablement du monde, occupé des choses qui lui plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net,

des recettes à transcrire, des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner : rien de ce qu'on lui faisait faire n'était selon son goût, mais tout était selon son cœur.

Maman faisait goûter à son petit les plus détestables drogues, il avait beau fuir ou vouloir se défendre ; malgré sa résistance et ses horribles grimaces, malgré ses dents, quand il voyait les jolis doigts barbouillés de sa Maman s'approcher de sa bouche il fallait finir par l'ouvrir et sucer.

Mais son temps ne passait pas tout entier à ces jeux, ils lisaient ensemble La Bruyère.

Mme de Warens s'essayait aussi à moraliser et, ce faisant, se perdait quelque peu dans les espaces, mais son élève en lui baisant de temps en temps la bouche ou les mains prenait patience et ces longueurs ne l'ennuyaient plus.

Cette vie était trop douce pour pouvoir durer, on fit donc des projets pour l'avenir. Un monsieur d'Aubonne se chargea de voir à quoi Jean-Jacques était propre et aussi, s'il lui trouvait de l'étoffe, de chercher à le placer ; l'examen fut défavorable, on trouva le jeune garçon, de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très borné en un mot à tous égards et on décréta que l'honneur de devenir quelque jour curé du village était la plus haute fortune à laquelle il dût aspirer.

Hélas, le pauvre, ne savait même pas assez de latin pour être prêtre ! On le mit au séminaire où un lazariste lui fit prendre en horreur le latin qu'il voulait lui enseigner, on l'ôta de ses griffes et on le remit au plus doux des hommes, l'abbé Gatier, âme sensible, affectueuse et aimante.

Plein de patience et de complaisance, il semblait plutôt étudier avec son élève que l'instruire.

C'est en réunissant l'abbé Gatier et l'abbé Gaime, qu'il avait précédemment connu à Turin, que Rousseau fit de ces deux prêtres l'original du Vicaire savoyard.

Hélas, ce pauvre Jean Jacques était destiné à être partout rebuté, ses progrès ne furent pas jugés en rapport avec son travail, aussi rendit on son protégé à Mme de Warens en lui disant qu'il n'était pas assez intelligent.

Son goût pour la musique fit alors naître la pensée d'en

faire un musicien et l'on mit Jean-Jacques chez le maître de musique de la cathédrale.

La vie de la Maîtrise toujours chantante et gaie avec les musiciens et les enfants de chœur lui plut davantage que celle du séminaire, mais cela ne dura guère.

M. le maître avait le goût de son art, il aimait le vin : en travaillant dans son cabinet, il fallait qu'il bût.

Sa servante le savait si bien que, sitôt qu'il préparait son papier pour composer et qu'il prenait son violoncelle, son pot et son verre arrivaient à l'instant et le pot se renouvelait de temps à autre.

Malheureusement, il aimait son talent, travaillait beaucoup et buvait de même. Ayant bu, il se disputa deux ou trois jours avant Pâques, temps où l'on avait le plus grand besoin de lui à la cathédrale, et s'enfuit secrètement.

Rousseau l'accompagna jusqu'à Lyon où, le voyant tomber dans la rue en proie à une attaque d'épilepsie, il l'abandonna et revint à Annecy.

Mme de Warens n'y était plus.

V. — PÉRÉGRINATIONS EN SUISSE 1er VOYAGE A PARIS

1732

Age de Rousseau : 20 ans

Ne pouvant, faute de ressources, demeurer longtemps à Annecy, Jean Jacques part pour la Suisse où il erre quelque temps, apprenant la musique en l'enseignant aux autres, réduit dans les auberges à se contenter de la demi-pension qui consistait pour le dîner en une bonne soupe et rien de plus, mais, bien à manger le soir.

A Soleure, il va chez l'Ambassadeur de France, M. de Bonac, couche dans la chambre même occupée, sous le comte de Luc, de 1711 à 1715, par son homonyme Jean-Baptiste Rousseau, poète lyrique, alors si célèbre qu'en conduisant Jean Jacques dans cette chambre on lui souhaite comme le plus bel avenir qu'il pût rêver de devenir Rousseau second.

l'Autre devant rester toujours Rousseau Ier; l'équitable avenir a, depuis, interverti cette chronologie du talent.

Muni de cent francs et de quelques lettres de recommandation dont une, pour M. Godard, colonel suisse au service de la France, Rousseau à l'instigation de l'Ambassadeur part pour Paris dont l'abord lui démentit l'idée qu'il en avait.

Il se figurait ne voir que de superbes rues, des palais de marbre et d'or, mais, en entrant par le faubourg Saint-Marceau, il ne vit que des petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, des mendiants, des ravaudeuses, des crieuses de tisane, et de vieux chapeaux. Tout cela le frappa si désagréablement que tout ce qu'il vit depuis à Paris de magnificence réelle ne put détruire cette première et mauvaise impression.

Vainement, il chercha un emploi et bientôt il reprit le chemin de Lyon où il arriva sec comme du bois.

Ce jour-là fait époque dans la vie de Jean-Jacques; pour la dernière fois il y ressentit la misère et la faim; depuis, en effet, bien que ses finances aient souvent été fort courtes, elles ne le furent jamais assez pour l'obliger à jeûner.

Aussitôt arrivé il s'empressa d'aller aux nouvelles de sa chère maman, chez Mlle du Châtelet qu'il savait être une de ses amies : Mme de Warens était à Chambéry et lui envoya de l'argent pour l'aller joindre, ce qu'il fit avec joie.

VI. — CHAMBÉRY

1732

EMPLOYÉ AU CADASTRE, MAITRE DE MUSIQUE

Age de Rousseau : 20 ans 1/2

Dès son arrivée Jean-Jacques logea chez lui, c'est-à dire chez sa Maman Mme de Warens. Combien il regretta sa chambre d'Annecy ! plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage !

La maison qu'ils occupaient était sombre et triste et sa chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de

jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries, oh, la plaisante habitation ! mais il était chez Elle, près d'Elle.

Il peut paraître bizarre que Mme de Warens se fût fixée à Chambéry tout exprès pour habiter cette vilaine maison ; en réalité, c'était un trait d'habileté de sa part. Sachant que l'Intendant général des finances ne la favorisait pas et craignant de voir supprimer sa pension, elle résolut afin d'amadouer ce comptable économe de lui louer cette vieille maison dont personne ne voulait ; l'expédient réussit et la locataire de M. l'Intendant resta pensionnée du roi.

La recommandation de la rusée locataire fit bientôt agréer Rousseau comme employé au Cadastre, il y resta environ deux ans, après quoi il se mit professeur de musique et eut bientôt plus d'écolières qu'il n'en fallait pour remplacer ses appointements au Cadastre.

Admis, recherché dans les meilleures maisons, recevant partout un accueil gracieux Rousseau garda toujours de cet heureux temps de sa vie le souvenir le plus agréable qu'il fait revivre dans ce passage des « Confessions » : « S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry ; les femmes y sont belles et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté et même y suppléer ! »

L'Initiation

C'est alors que pour l'arracher aux périls de la Jeunesse, la femme singulière qu'était Mme de Warens se fit son initiatrice.

Il était temps, dit Rousseau, de me traiter en homme et c'est ce qu'elle fit à sa façon.

« Elle me proposa une promenade au jardin, nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée, elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi, non, comme une autre femme par du manège et des agaceries, mais, par des entretiens pleins de sentiment et de raison plus faits pour m'instruire que pour me séduire et qui parlaient plus à mon cœur qu'à mes sens.

Elle fit ses conditions, mais, sitôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même et je me dépêchai de consentir à tout.

Elle me donna huit jours pour réfléchir.

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils les eussent duré en effet ; je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais.

Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge ; qu'on pense que, dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avais encore approché d'aucune, que, l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissaient pour me dévorer de l'ardent désir d'être homme et de le paraître.

Qu'on ajoute surtout que mon vif et tendre attachement pour elle loin de s'attiédir n'avait fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étais bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignais que pour y penser, que j'avais le cœur plein non seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'Elle en un mot, et qu'on n'imagine pas que, pour dix ou douze années que j'avais de moins qu'elle, elle fût vieille ou me parût l'être.

Depuis cinq ou six ans que j'avais éprouvé des transports si doux à sa première vue elle était réellement très peu changée et ne me le paraissait pas du tout.

Sa taille seule avait pris un peu plus de rondeur.

Du reste, c'était le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout, jusqu'à la même voix, cette voix argentine de la jeunesse qui fit toujours sur moi tant d'impression qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avais à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie était de l'anticiper et de ne pouvoir assez gouverner mes désirs et mon imagination pour rester maître de moi-même.

On en jugera mieux quand on saura que, dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée allumait mon sang à tel

point qu'il m'était impossible de faire impunément le court trajet qui me séparait d'elle !

Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ?

Comment puis-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ?

Comment au lieu des délices qui devaient m'enivrer, sentais-je presque de la répugnance et des craintes. .

Ce jour plutôt redouté qu'attendu vint enfin.

Je promis tout et ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagements sans en désirer le prix : je l'obtins pourtant.

Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme et d'une femme que j'adorais !

Fus-je heureux ? non, je goûtai le plaisir.

Je ne sais quel invincible tristesse en empoisonnait le charme.

J'étais comme si j'avais commis un inceste.

Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondais ses seins de larmes.

Pour elle, elle n'était ni triste, ni vive, elle était caressante et tranquille.

Comme elle était peu sensuelle et n'avait pas recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices et n'en a jamais eu le remords... »

Amitié et voyages

C'est de cette époque que Rousseau date son amitié avec M. de Conzié, jeune gentilhomme savoyard qui eut la fantaisie d'apprendre la musique ou plutôt de faire connaissance avec Rousseau qui l'enseignait.

Les heures de leçon se passaient à toute autre chose qu'à solfier. Les deux nouveaux amis s'entretenaient de la Correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse, si célèbre plus tard sous le nom de Grand Frédéric. Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne leur échappait et Rousseau nous dit que le goût qu'il prit à ces lectures lui inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance et de tâcher d'imiter le beau coloris du fameux écrivain.

C'est aussi le moment des petits voyages de Rousseau à

Nyon, à Genève, à Lyon ; cela contentait sa manie ambulante et lui faisait faire des connaissances agréables ou utiles, notamment celle de M. de la Closure, Résident de France à Genève, qui parlait souvent à Rousseau de la mère de celui-ci dont malgré la mort et le temps son cœur n'avait pu se déprendre.

Rousseau passa ainsi deux ou trois ans entre la musique, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à se fixer, sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, se mêlant parfois d'en parler lui même et prenant plutôt le jargon des livres que leur contenu.

Mais sa santé, sans cause apparente, s'altérait sensiblement. Mme de Warens le soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant. A force de soins, de vigilance et d'incroyables peines, elle le sauva, d'où cette boutade de Rousseau : « J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis. »

VII. — LES CHARMETTES

1736-1739

Age de Rousseau : 24 à 27 ans

Ce fut pour prendre du lait à la campagne afin de rétablir sa santé que, vers l'automne de l'année 1736, Rousseau alla se fixer avec Mme de Warens aux Charmettes, petite propriété à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire, comme si l'on était à cent lieues.

La maison était très logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au dessous, vis à vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée, plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail.

Le premier jour où ils y couchèrent Rousseau dit à Mme de Warens en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie : « Ce séjour est celui du bonheur

et de l'innocence, si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part. »

Aussi avec quel charme attendri, Rousseau, presque sexagénaire, évoque-t-il cette heureuse période de sa vie.

« Ici commence le court bonheur de ma vie, ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu.

Moments précieux et si regrettés ! Oh ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant, pour redire toujours les mêmes choses et n'ennuyer pas plus mes lecteurs que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse ?

Encore, si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon ; mais, comment dire ce qui n'était, ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ?

Je me levais avec le soleil et j'étais heureux, je me promenais et j'étais heureux, je voyais Maman et j'étais heureux, je la quittais et j'étais heureux, je parcourais les bois, les côteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage et le bonheur me suivait partout, il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de tout ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles, je me les rappelle inégalement et confusément. Mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. »

Les vendanges et les récoltes des fruits étant faites, avec quels regrets elle et lui virent arriver l'hiver ! Ils retournèrent à la ville comme s'ils étaient allés en exil.

Ayant perdu depuis longtemps ses écolières et aussi le goût des amusements et des sociétés de la ville, Rousseau

ne sortit pas de l'hiver, sa santé était, d'ailleurs, toujours aussi chancelante.

La joie avec laquelle il revit les premiers bourgeons est inexprimable !

A peine les neiges commençaient-elles à fondre qu'ils quittèrent le cachot qu'était leur maison de Chambéry pour aller aux Charmettes avoir les prémices du rossignol.

Quand son train de vie eut pris son cours uniforme voici à peu près qu'elle en fut la distribution.

« Je me levais, dit-il, tous les matins avant le soleil.

Je montais par un verger voisin dans un très joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry.

Là, tout en me promenant je faisais ma prière qui ne consistait pas dans un vain balbutiement des lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre, il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi.

J'aime à le contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'élève à Lui.

Mes prières étaient pures, je puis le dire et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir.

En revenant je regardais de loin s'il était jour chez Maman ; quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie.

Nous déjeunions ordinairement avec du café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquille, où nous causions le plus à notre aise.

Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençais par quelque livre de philosophie comme la Logique de Port Royal, l'Essai de Locke, Malebranche, Leibnitz, Descartes, etc.

Je passais de là à la géométrie élémentaire car je n'ai jamais été plus loin, l'algèbre suivait, mais je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Après cela venait le latin. C'était mon étude la plus pénible et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès.

A force de temps et d'exercice je suis parvenu à lire assez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue, ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres.

Avant midi je quittais mes livres et si le dîner n'était pas prêt j'allais faire visite à mes amis les pigeons ou travailler au jardin en attendant l'heure.

Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content et muni d'un grand appétit ; nous dînions très agréablement en causant de nos affaires. Lorsqu'il faisait beau nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu que j'avais garni de houblon, nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs.

J'avais une autre petite famille au bout du jardin, c'étaient les abeilles : je ne manquais guère, et souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite, je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses si chargées qu'elles avaient peine à marcher.

Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret et elles me piquèrent deux ou trois fois, mais ensuite nous fîmes si bien connaissance que quelque près que je vinsse elles me laissaient faire et quelque pleines que fussent les ruches, prêtes à jeter leur essaim, j'en étais quelquefois entouré, j'en avais sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Contraint par ma santé à me tourner à des soins peu fatigants, je pris celui du colombier. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser ; cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance qu'ils me suivaient partout et se laissaient prendre quand je voulais. Je ne pouvais paraître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête.

Je retournais à mes livres, mais mes occupations de

l'après-midi devaient moins porter le nom de travail et d'étude que de récréation et d'amusement.

Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner et en général toute peine me coûte durant la chaleur.

Je m'occupais pourtant mais sans gène et presque sans règle à lire sans étudier ; la chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie ; j'aurais pris goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments... »

Tel était son train de vie aux Charmettes, quand il n'était occupé d'aucuns soins champêtres, car ils avaient toujours la préférence et Jean-Jacques travaillait alors comme un paysan.

Cependant sa santé ne se rétablissait pas et après un court voyage à Genève pour demander la part lui revenant dans le bien de sa mère (il était devenu majeur depuis plusieurs mois) Rousseau se mit en route pour Montpellier afin de consulter sur le polype au cœur dont il se croyait alors atteint un médecin célèbre par ses cures, M. Fizes

Mais il n'eut pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il lui fallait.

En cours de route à Moirans, il fait la rencontre de jolies femmes revenant d'une noce, une d'entre elles lui prodigue force agaceries et voilà Rousseau enflammé d'une nouvelle passion.

Cette fois, notre héros ne s'arrêta pas à mi-chemin, il s'enivra des plus douces voluptés, des plus vives, les seules qu'il ait ainsi goûtées et c'est à cette Amoureuse, à Mme de Larnage qu'il doit, nous dit il, de n'être pas mort sans avoir connu le plaisir.

Quand il la quitta, il ne lui restait plus que... la bonne volonté ! On se fit mille serments, on devait se revoir au plus tôt, on ne se revit jamais.

Après cette étape galante, il visita le Pont du Gard, le premier ouvrage des Romains qu'il eût jamais vu, son admiration pour ce grandiose monument passa son attente, les Arènes de Nîmes qu'il visita ensuite lui firent moins d'impression.

Il s'arrêta peu après au Pont de Lunel qui était alors le cabaret le plus estimé de l'Europe et méritait de l'être. Jean-

Jacques avait dessein d'y faire bonne chère, on y trouvait, en effet, une table fournie en poissons de mer et d'eau douce en gibier excellent, en vins fins et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches et tout cela pour... trente-cinq sous. Heureux temps !

En route, il avait oublié qu'il était malade, il s'en souvint en arrivant à Montpellier.

Il y fit une cure à l'eau de Vals et... au jeu de boules, puis, pensant que les Docteurs ne cherchaient qu'à l'amuser et à lui faire manger son argent, il conclut que Mme de Larnage, sa vaillante compagne de route, ferait cette besogne aussi bien qu'eux, mais plus agréablement et, résolu à lui donner la préférence, il quitta Montpellier dans cette sage intention après deux mois de séjour.

Mais le souvenir de Mme de Warens qu'il avait conservé vivace, malgré tout, le détourna de cette première résolution et il s'en retourna directement à Chambéry, oublieux déjà de ses passagères amours.

Il se faisait fête de revenir auprès de sa Maman chérie, il lui avait annoncé de Valence le jour et l'heure de son arrivée et, ayant gagné une demi-journée sur son calcul, il resta autant de temps à Chaparillan afin d'arriver juste au moment qu'il avait marqué afin de goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir, il différa même un peu pour y joindre celui d'être attendu !

Vaine précaution, sa place était prise auprès de Mme de Warens par... un garçon perruquier qui prétendait n'avoir point coiffé de jolies femmes dont il n'eût aussi coiffé les maris !

VIII. — LYON

Précepteur des Enfants de M. de Mably

1740

Age de Rousseau : 28 ans

Sans méditer plus longtemps sur la justesse du proverbe : les absents ont tort, Rousseau partit pour Lyon sans laisser,

dit-il, et presque sans sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée lui eût donné les angoisses de la mort ; mais Rousseau se trompait ou essayait de tromper son cœur.

En effet, précepteur des enfants de M. de Mably, grand prévôt de Lyon et frère aîné des célèbres abbés de Mably et de Condillac, Rousseau quitte tout, renonce à tout, part, vole, arrive dans les mêmes transports que dans sa prime jeunesse et se retrouve aux pieds de sa très chère Maman prêt à y mourir de joie s'il avait trouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur le quart de ce qu'il y retrouvait autrefois et qu'il y reportait encore !

Hélas ! Jean-Jacques venait aux Charmettes rechercher le passé qui n'y était plus et ne pouvait renaître ! A peine ce trop fidèle amant y était-il d'une demi-heure qu'il sentait son bonheur mort pour toujours et, quinze jours après, il repartait pour Paris avec son nouveau système de notation de la musique par chiffres.

IX. — 2e VOYAGE A PARIS ET SÉJOUR

1741

Age de Rousseau : 29 ans

Jean-Jacques s'arrêta quelque temps à Lyon pour vendre ses livres de géométrie et avoir ainsi quelque argent pour son voyage.

Il y recherchait aussi des lettres de recommandation et réussit à s'en procurer plusieurs, une entre autres pour Fontenelle, le neveu des Corneille, un des hommes les plus universels de l'époque, véritable précurseur de Voltaire, membre de toutes les Académies, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et de qui on célébrait cette année même le Cinquantenaire à l'Académie française.

Cette recommandation ne fut, d'ailleurs, pas inutile à Rousseau ; jusqu'à la fin de sa vie d'un siècle arrivée en 1757 Fontenelle ne cessa de lui marquer de l'amitié et de lui donner des conseils.

A son arrivée à Paris, Jean-Jacques alla loger à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où avaient logé des hommes de mérite tels que Gresset qui fut de l'Académie Française, l'auteur d'élégants et amusants badinages : *Vert-Vert*, le *Lutrin vivant* et de la comédie du *Méchant*, et les abbés de Mably et de Condillac avec lesquels Rousseau lia ensuite connaissance.

Rousseau y rencontra M. de Bonnefond auquel il dut la connaissance de M. Roguin, lequel lui fit connaître Diderot qui n'avait encore fait ni livre, ni prison, mais s'y essayait déjà hardiment.

En attendant meilleure fortune Rousseau donna des leçons de composition à M. de Gasc, Président à mortier au parlement de Bordeaux et à l'abbé de Léon, plus connu depuis sous le nom de chevalier de Rohan.

Enfin, grâce à M. de Réaumur qui l'introduisit et le présenta à l'Académie des sciences le 22 août 1742 Rousseau put enfin soumettre à ce corps illustre l'examen de sa nouvelle notation. Mais, hélas ! si les Académiciens avaient fait à Rousseau de bien beaux compliments, l'Académie ne lui fit qu'un bien bel enterrement ; sur le rapport des trois commissaires nommés pour examiner son système, elle ne le jugea ni neuf, ni utile.

De ce jugement injuste à son gré, Rousseau fit appel devant le public par une Dissertation sur la Musique, mais, la cause était entendue et Rousseau paya les dépens, j'entends qu'il en fut pour ses frais d'impression.

Du moins, ses visites aux académiciens le mirent-ils à portée de faire connaissance avec le Tout-Paris savant et littéraire.

Il fréquenta surtout à ce moment Marivaux, l'auteur subtil, raffiné et spirituel de tant de comédies, *le Legs*, *les Fausses Confidences*, *les Jeux de l'amour et du hasard*, etc. et qui, selon Voltaire, savait tous les sentiers du cœur humain, mais n'en connaissait pas la grande route.

L'abbé de Mably dont les *Observations sur l'Histoire de France* témoignent d'une étude approfondie de l'histoire et dont la pensée audacieuse devança souvent celle de Rousseau.

Et enfin Fontenelle et Diderot.

Mais, tout cela n'emplissait guère sa bourse.

Fâché de le voir ne rien faire, un de ses amis, le Père Castel, lui dit : Puisque les musiciens, puisque les savants ne chantent pas à votre unisson, changez de corde et voyez les femmes : vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. On ne fait rien à Paris que par les femmes : ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes, ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Le conseil parut bon à Rousseau qui résolut de le mettre à profit... en partie.

Il s'approcha de Mme Dupin, femme très belle d'un fermier général déjà vieux, mais plus riche encore.

Hélas, quand Rousseau s'approche il s'enflamme et quand il s'enflamme il écrit, il s'enflamma, écrivit et fut prié par... le beau-fils de la dame, par M. de Francueil, de mettre plus de discrétion dans ses visites.

Le congé était d'autant plus fâcheux que la maison de M. Dupin était le rendez-vous des ducs, des ambassadeurs, des belles femmes et des gens de lettres parmi lesquels, pour ne citer que les plus illustres, Buffon et Voltaire.

X. — A L'AMBASSADE DE VENISE

1743-1744

Rousseau n'ayant pas réussi avec les femmes voyait sa dernière planche de salut disparaître quand le comte de Montaigu qui venait d'être nommé ambassadeur à Venise le prit comme secrétaire.

Il n'y avait rien à faire, l'ambassadeur ne savait rien faire, excellente raison pour se disputer ; ils n'y manquèrent point et après quelque temps de ce joli manège Rousseau plantant là son ambassadeur reprit le chemin de Paris.

XI. — A PARIS

1744

Age de Rousseau : 32 ans

I. — Thérèse Levasseur

Rousseau revint loger à l'hôtel Saint-Quentin dans un quartier solitaire et commode pour travailler à l'aise.

Alors, l'attendait, dit-il, la seule consolation que le ciel lui ait fait goûter dans sa misère et la lui ait rendue supportable.

Pour Rousseau, après ses essais infructueux auprès des grandes dames, c'était bien, en effet, une consolation une fiche de consolation plutôt cette Thérèse Levasseur que l'hôtelière avait prise pour « travailler en linge » parce qu'elle était de son pays et que Jean-Jacques prit comme maîtresse parce qu'elle était saine, sous le même toit et qu'il craignait beaucoup d'être « poivré » en courant au dehors après les filles.

Thérèse n'avait, d'ailleurs, à son... passif qu'une seule faute, une toute petite faute, c'est, du moins, ce qu'elle lui avoua fort honnêtement.

Elle fut pour lui un exutoire, une soupape de sûreté !

Quelle autre fonction aurait-elle pu remplir cette pauvre fille qui ne sut jamais bien lire, qui connaissait à peine les heures sur un cadran, qui ne put jamais suivre l'ordre des douze mois de l'année et ne connut jamais un seul chiffre.

Il lui déclara qu'il ne l'abandonnerait, ni ne l'épouserait jamais, mais, il y eut confusion. Il abandonna les cinq enfants qu'ils eurent ensemble, puis, pour ne pas perdre tout, épousa la mère ; les Moralistes — gens qui pensent très bien tout haut, mais oublient, volontiers, ce qu'ils ont pensé — prétendent qu'il eût mieux fait de s'en tenir à sa première idée de n'abandonner, ni d'épouser.

II. – Essais musicaux et littéraires Secrétaire de Mme Dupin et de M. de Francueil

1745-1749

Age de Rousseau : 33 à 37 ans

Afin de gagner quelque argent pour vivre Rousseau fit toute besogne.

Sur la demande du duc de Richelieu et pour les fêtes célébrées à l'occasion de la victoire de Fontenoy il avait maquillé une pauvre *Princesse de Navarre* dont les auteurs Voltaire et Rameau ne daignèrent pas soigner la précoce caducité, ils se contentèrent de la débaptiser. Rousseau fit le reste.

Il prétend que son rafistolage musical et littéraire fit grand bien à la pièce et qu'il se trouva presque toujours à la hauteur de ses deux modèles.

Quoi qu'il en soit, le Duc très occupé ailleurs, oublia bientôt le pauvre rebouteux et, si la pièce réussit, ce ne fut certainement pas à enrichir Rousseau.

Dans le même temps, il présenta aux « italiens » sa comédie de *Narcisse* : cela lui valut ses entrées.

Mais, pour vivre, surtout depuis qu'il avait à sa charge Thérèse et sa famille, il fallait des occupations plus sérieuses et plus lucratives que ces essais musicaux et littéraires; aussi Rousseau accepta-t-il avec joie la place de secrétaire, à neuf cents francs par an, que lui offraient Mme Dupin et M. de Francueil.

Il passa avec eux l'automne de l'année 1747 au château de Chenonceaux bâti par Henri II pour Diane de Poitiers et alors possédé par M. Dupin.

Tout rempli de ses nouvelles fonctions, fort désireux de complaire à tous, notre jeune secrétaire se plia à toutes les circonstances.

On faisait bonne chère : il s'avisa de devenir gras comme un moine.

On faisait beaucoup de musique : il composa des trios à chanter.

Enfin, comme on jouait la comédie, il s'essaya donc au

jeu innocent des comédies de société en improvisant « *L'Engagement Téméraire* ».

Tant de bonne volonté méritait récompense, on éleva ses appointements. Puis, M. de Francueil fit bientôt admettre son secrétaire dans la société de Mme d'Epinay dont il était alors l'amant et Jean-Jacques fut de tous les amusements du château de la Chevrette appartenant alors à M. de Bellegarde, père de M. d'Epinay. De retour à Paris, Jean-Jacques qui s'était lié plus intimement avec Diderot lui présenta vers cette époque l'abbé de Condillac qui fut, plus tard, de l'Académie Française et qui venait alors de terminer son « *Essai sur l'origine des connaissances humaines* » et son « *Traité des systèmes* ».

Ce temps fut aussi pour Rousseau celui des joyeux dîners au Palais Royal, à l'hôtel du Panier Fleuri et notamment avec Diderot, par lequel il lia connaissance avec d'Alembert.

III. — Discours sur les Sciences et les Arts

1750

Age de Rousseau : 38 ans

Obscur, inconnu, végétant dans de modestes emplois, Rousseau avait déjà atteint sa 38e année, quand, un jour qu'il allait rendre visite à Diderot, alors en prison au Donjon de Vincennes, il lut dans la *Mercure de France* la question proposée par l'Académie de Dijon.

Si le Progrès des Sciences et des Arts a contribué à corrompre ou à épurer les Mœurs ?

De suite il résolut de concourir, mais, de façon originale et qui forçât l'attention.

Prouver que les Sciences et les Arts épurent les mœurs, fi donc, c'était l'avis de Monsieur Tout le Monde, c'était bêler avec les moutons et Rousseau avait compris qu'en débutant à trente-huit ans il faut hurler... avant les loups et il proclama très haut : les Sciences et les Arts corrompent les Mœurs.

Vous entendez d'ici le tapage déchaîné par ce blasphème : injures, railleries, réfutations pleuvent dru comme grêle sur l'audacieux sophiste.

Depuis Gautier, académicien... de Nancy, jusqu'à Sa Majesté Stanislas alors roi honoraire de Pologne et de Nancy aussi, tous l'assaillirent.

Jean-Jacques avait atteint son but. Discuter ses idées n'était-ce pas commencer à leur reconnaître une valeur ?

Que, jadis, il eût été laquais, hier encore petit employé, cela n'était pas pour déplaire à l'écrivain du jour.

Pourquoi l'aurait-il caché ? il en aurait plutôt tiré gloire.

Entre ces diverses étapes, quelle que fût la distance, elle ne pouvait servir qu'à mesurer son talent.

Ce fameux Discours n'était pourtant qu'un simple paradoxe, presque aussi vieux que les Sciences et les Arts ; mais les Contemporains y virent surtout la satire des mœurs littéraires de l'époque, une attaque contre les auteurs arrivés et cela, sans doute, le rajeunit à leurs yeux ; de là son succès.

D'ailleurs dans la discussion qui suivit, Rousseau baissa le ton et consentit à « laisser les Sciences et les Arts adoucir les mœurs des hommes qu'ils ont corrompus ».

En réalité, ce Discours était déjà une première attaque de Rousseau contre la Société, attaque timide, il est vrai, simple escarmouche seulement, mais, où l'athlète, déjà, essayait ses forces avant d'engager le combat définitif...

Jean-Jacques logeait alors dans un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue Grenelle-Saint-Honoré qu'il ne quitta que pour habiter l'Ermitage à Montmorency.

Sa situation pécuniaire continuant d'être très précaire, pour l'améliorer M. de Francueil, qui était receveur général des finances, le prit comme employé.

Jean-Jacques n'était pas fait pour être caissier ; à peine installé, il attrapa une indigestion de chiffres et dut se mettre au lit : il y apprit que son Discours avait remporté le prix et accepta l'offre de Diderot de le faire imprimer.

IV. — Copiste de Musique. Ses Amitiés Littéraires

Son Discours mit Rousseau à la mode, les salons se le disputèrent, lui, désireux de se singulariser, se fit copiste de

musique, cela piqua davantage encore la curiosité, sa célébrité s'en accrut.

Sa chambre ne désemplissait plus de gens désireux de voir cet homme si brusquement sorti de son obscurité, les femmes employaient mille ruses pour l'avoir à dîner, bref, il copia peu de musique, mais étendit beaucoup ses relations dans le monde.

Nous le voyons, alors, fréquenter chez Mme d'Epinay, chez M. Mussard, un Genevois, ancien joaillier, retiré à Passy où il s'était fait une retraite charmante et où Jean-Jacques rencontra le plus fécond des écrivains du siècle, l'auteur célèbre de « *Manon Lescaut* », vieille histoire toujours jeune, l'abbé Prévost, dont le cœur vivifiait les écrits et qui termina sa vie aventureuse sous le scalpel d'un médecin ignorant qui voulut l'autopsier avant qu'il fût mort.

Il y rencontra aussi le médecin Procope, « Esope à bonnes fortunes », Mme Denis, nièce de Voltaire, Mme Vanloo et Boulanger, le Salvator Rosa de la philosophie, mort prématurément quelques années plus tard et auquel les Encyclopédistes firent malicieusement endosser la paternité posthume de tant d'ouvrages dont le moindre défaut aurait été de mener tout droit leur auteur à la Bastille.

Parmi ses autres connaissances il convient de citer :

L'abbé Raynal qui avait le privilège du « Mercure de France » et venait de faire paraître son *Histoire du Sthathoudérat*, ses *Anecdotes historiques, militaires et politiques*, mais dont l'*Histoire philosophique des deux Indes* qui fit grand bruit ne parut que vingt ans plus tard ;

Saurin, auteur comique et dramatique qui fut de l'Académie Française pour laquelle il exprima en un vers célèbre ce joli regret à l'égard de Molière :

« Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre » ;

Duclos, historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de *Louis XI*, et des *Considérations sur les Mœurs* et auquel Rousseau dédia le *Devin du village*.

Mais ses deux amis de choix étaient Diderot qui avait déjà fait des livres et de la prison et Grimm, alors simple secrétaire du neveu du maréchal de Saxe, et qui n'avait alors

rien fait que quelques brochures assez spirituelles, mais qui ambitionnait de faire beaucoup et y réussit, sachant si bien se pousser auprès des femmes et des grands qu'il devint bientôt l'amant de Mme d'Epinay et le correspondant littéraire, philosophique et critique de Catherine II de Russie et de plusieurs princes d'Allemagne.

V. — Devin du Village. Discours sur l'Economie politique pour l'Encyclopédie

Après le succès de l'opéra du *Devin du village*, paroles et musique de Rousseau, représenté devant le Roi et la Cour à Fontainebleau en 1752, il n'y eut bientôt pas d'homme plus recherché que Jean-Jacques dans Paris.

Pour continuer son rôle d'homme singulier il avait pris soin d'aller à cette première avec une mise aussi négligée que possible : grande barbe, perruque assez mal peignée et le reste de l'équipage à l'avenant.

Environné de dames, seul d'homme sur le devant de la loge de M. de Cury intendant des Menus, placé exprès pour être très en vue Rousseau put savourer à l'aise la joie d'être remarqué.

Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes l'émut lui-même jusqu'aux larmes, ainsi, d'ailleurs, qu'il convenait alors à tout cœur sensible.

A cette époque Rousseau prit place définitivement parmi les gens de lettres.

Il concourut pour l'Académie de Corse sur cette question : Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros et à qui cette vertu a manqué ?

Son discours est mauvais et mauvaise aussi son oraison funèbre du duc d'Orléans, fils du Régent, qu'il bâcla pour l'abbé Darcy et que celui-ci ne prononça jamais, n'en ayant pas été chargé comme il l'espérait ; cette pauvre oraison funèbre fut un laissé pour compte et ne méritait pas meilleur sort.

Le *Discours sur l'Economie politique* fait spécialement pour l'*Encyclopédie* vers le même temps montre Rousseau conti-

nuant son rôle de contempteur de la Société contemporaine.

Il y pose en principe :

Que la loi doit être l'expression de la volonté générale, que cette volonté générale est toujours juste quand les citoyens sont élevés de manière à toujours aimer la justice et à la préférer à leurs intérêts particuliers.

Qu'une des conditions d'un gouvernement légitime est de former les citoyens à la vertu en leur enseignant à rapporter leurs volontés particulières à la volonté générale.

Enfin il prétend régler l'administration des biens en imposant aux propriétaires l'amour de la pauvreté, aussi son discours affecte t il parfois, plutôt, l'allure d'un traité de morale que celle d'une Etude sur l'Economie politique : il veut nous apprendre à mépriser la richesse, à l'éviter comme un mal.

Çà et là il lance quelques boutades, telle celle ci sur « nos gouvernements modernes qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent et ne s'imaginent pas qu'il soit nécessaire ou possible d'aller plus loin ».

Ailleurs, il affirme que c'est une des plus importantes affaires du Gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes.

Mais, partout, on y sent Rousseau en lutte avec la Société ; prenons, au hasard, quelques passages.

Au sujet des impôts traitant de la distinction du nécessaire et du superflu, il ne craint pas d'écrire :

« Celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout, la taxe de celui qui a du superflu peut aller, au besoin, jusqu'à concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela le Riche dira qu'eu égard à son rang ce qui paraît superflu pour un homme inférieur est nécessaire pour lui, mais, c'est un mensonge, car un Grand a deux jambes ainsi qu'un bouvier et n'a qu'un ventre non plus que lui ! »

Et plus loin, avec quelle âpreté, il dénonce la choquante inégalité des avantages que chacun retire de la Société qui protège fortement les immenses possessions du riche et laisse à peine le misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains.

« Tous les avantages de la Société, s'écrie-t-il, ne sont ils pas pour les puissants et les riches ?

Tous les emplois lucratifs ne sont ils pas remplis par eux seuls ? toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées et l'autorité publique n'est elle pas toute en leur faveur ?

Qu'un homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ?

Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont ce pas des affaires qu'on assoupit et dont, au bout de six mois, il n'est plus question ?

Que ce même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement et malheur à l'innocent qu'il soupçonne. Passe-t-il dans un endroit dangereux ? voilà les escortes en campagne. Fait-on du bruit à sa porte, il dit un mot et tout se tait, la foule l'incommode t-elle ? il fait un signe et tout se range.

Tous ces égards sont les droits de l'homme riche.

Que le sort du Pauvre est différent, plus l'humanité lui doit, plus la Société lui refuse.

Si, quelquefois, il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre obtiendrait grâce !

Il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le droit de se faire exempter ; au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui, toute assistance gratuite le fuit parce qu'il n'a pas de quoi la payer.

Enfin les pertes des pauvres sont beaucoup moins réparables que celles des riches et la difficulté d'acquérir croît toujours en raison du besoin.

On ne fait rien avec rien : l'argent est la semence de l'argent et la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. »

Tout cela n'est-il pas d'une généreuse audace ?

Tout cela ne rompt-il pas en visière avec les errements de l'époque ? — Ce Discours marque la deuxième étape de Rousseau dans la voie où il s'était engagé pour combattre les abus. Rejetant les timides allusions, hardiment le publiciste proclame la Vérité, et c'est à front découvert, maintenant, qu'il attaque la Société !...

Entre temps, dans la grande querelle qui mit aux prises

les partisans de la Musique française et les partisans de la Musique italienne. Grimm et son ami Rousseau avaient pris parti pour la Musique italienne, le premier dans sa lettre sur l'Opéra d'Omphale et sa brochure du « Petit Prophète de Bœhmeschbrod » et le second avec sa *Lettre sur la Musique française* où il essaie de prouver qu'il est impossible de faire de la musique sur des paroles françaises.

Il semble que Rousseau n'ait pas, en cette affaire, atteint son but : il eût désiré que le *Coin du Roi*, le clan de la Musique française répondît : Le meilleur argument contre vous, Rousseau, c'est vous-même qui le fournissez, vous avez fait un opéra sur des paroles françaises et votre opéra est supérieur aux opéras italiens. La réponse fut tout autre : La Nation française, dit-il, se crut offensée dans sa Musique. A la Cour, on balança si on gratifierait le fâcheux critique de la Bastille ou de l'exil, l'orchestre de l'Opéra fit l'honnête complot de l'assassiner, heureusement l'apaisante douceur de la Musique calma enfin ces sottes fureurs et tout rentra dans le calme.

VI. — Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les Hommes

1754

Age de Rousseau : 42 ans

Bientôt s'offrit à Rousseau une nouvelle occasion d'attaquer la Société.

L'Académie de Dijon avait posé la question suivante :

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ?

Pour méditer à son aise sur ce grand sujet Rousseau fit à Saint Germain un voyage de sept à huit jours avec Thérèse.

En dehors de leurs heures de repas, tout le reste du jour enfoncé dans la forêt il y cherchait et y trouvait, dit-il, l'image des premiers temps dont il traçait fièrement l'histoire.

« Je faisais, ajoute t il, main basse sur tous les petits mensonges des hommes, j'osais dévoiler à nu leur nature, suivre

les progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée et comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères.

Mon âme exaltée par ces contemplations sublimes s'élevait auprès de la Divinité et voyant, de là, mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes je leur criais d'une voix faible, qu'ils ne pouvaient entendre :

Insensés qui vous plaignez sans cesse de la Nature, apprenez que tous vos maux viennent de vous ! »

Les hommes sont inégaux parce qu'ils se développent et ils se développent surtout parce qu'ils sont en Société : sus à la Société ! telle fut en résumé la réponse de Rousseau.

Lancé sur cette voie Jean-Jacques ne craint pas d'écrire :

Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé ; après de telles prémisses on peut deviner la conclusion.

L'Inégalité tire sa force du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain dans la Société ; en effet les facultés des hommes ont plus d'occasions, plus de chances de s'y développer que dans la solitude.

Or, le premier stade de la Société a été l'établissement de la Propriété, donc la Propriété, est une monstruosité et, alors, le Philosophe de la flétrir de cet éloquent anathème par quoi débute la deuxième partie de son discours :

« Le Premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile.

Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! »

Poursuivant son exposé de l'origine et des progrès de l'inégalité parmi les hommes Rousseau émet nombre de propositions menaçantes, crie ses redoutables aspirations.

A travers toutes les phrases, déjà on entend souffler le vent de la Révolution prochaine et son discours se termine par cette affirmation audacieuse pour l'époque : « Il suit encore que *l'inégalité morale* autorisée par le seul droit positif est *contraire au droit naturel* toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique, distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés puisqu'il est manifestement *contre la loi de nature* de quelque manière qu'on la définisse qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage *et qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.*

Ce discours avait été fait pour concourir, Rousseau l'envoya donc, sûr d'avance qu'il n'aurait pas le prix et sachant bien que ce ne sont pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des Académies ; ce fut, en effet, l'abbé Talbert qui remporta le prix. Ainsi qu'il était d'usage parmi les gens de lettres Rousseau envoya son discours à Voltaire, le plus illustre d'entre eux, au Roi Voltaire, dont l'approbation décidait du succès.

Naturellement la réponse est spirituelle, mais elle n'est pas approbative.

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain... On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage, cependant comme il y a plus de 60 ans que j'en ai perdu l'habitude je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. »

La joie qu'il éprouva d'entendre son discours violemment discuté, et son nom voler de bouche en bouche incita Rousseau à revoir Genève sa Patrie.

Quelle occasion plus propice pouvait-il saisir?

Car quel contraste entre sa fuite de jadis et son retour actuel. En 1738, à peine adolescent, pauvre apprenti graveur roué de coups, courbé sous les plus basses besognes, il avait fui Genève comme le prisonnier s'évade de sa prison.

En 1754, dans son âge mûr, précédé d'un renom éclatant

qu'il avait conquis la plume haute, par son seul talent, il revient dans sa ville natale déplorer les égarements d'une folle jeunesse et offrir à cette Patrie aimée, la dédicace de son fameux discours, hommage public d'un citoyen vertueux !

Fêté, caressé par tous, livré tout entier au zèle patriotique, honteux d'être exclu de ses droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de ses pères, il abjura le catholicisme, rentra dans le giron de l'Eglise protestante et par suite dans ses droits de Citoyen, titre dont il aima d'abord volontiers à se parer, mais qu'il abdiqua avec ostentation après la condamnation de l' « *Emile* », à Genève.

Enfin, il fut si touché des bontés qu'on lui témoignait dans sa Patrie qu'il résolut de s'y établir pour le reste de ses jours.

Ce fut donc dans le dessein de retourner à Paris, seulement afin de mettre ordre à ses affaires avant son retour définitif à Genève, qu'il quitta cette ville en octobre 1754, après un séjour de quatre mois.

Bientôt diverses circonstances modifièrent ce beau projet.

La Dédicace de Rousseau, Citoyen de Genève, « aux Magnifiques Très Honorés et Souverains Seigneurs » qui formaient le Conseil de cette République, quoique dictée, dit il, par le plus pur patriotisme et toute remplie d'éloges hyperboliques à l'adresse de ses concitoyens, ne fut pas accueillie comme il désirait.

Le premier Syndic, M. Chouet, lui écrivit une lettre honnête mais froide, banal accusé de réception qui déçut le nouveau citoyen en quête d'approbations.

Enfin l'offre imprévue et séduisante de Mme d'Epinay de loger Rousseau à Montmorency, l'établissement de Voltaire à Ferney, près Genève, celui de Tronchin, médecin et ami de celui-ci à Genève même, et surtout la crainte d'être bien moins libre en cette ville, où, dans quelque lieu que ses livres aient été imprimés, le Magistrat aurait eu le droit d'épiloguer sur leur contenu, tout cela dissuada complètement Rousseau qui vint s'établir à l'Ermitage.

XII. — MONTMORENCY

1756-1762

Age de Rousseau : 44 à 50 ans

Rousseau qui n'avait jamais cessé de regretter ses chères Charmettes accepta avec plaisir l'offre de Mme d'Epinay de vivre à la campagne.

L'asile choisi pour abriter la solitude du philosophe fut une petite maison sur la lisière de la forêt de Montmorency. à un quart de lieue environ du château de la Chevrette alors habité par Mme d'Epinay.

Voici comment la chose se fit :

Un jour Rousseau dans une promenade avec Mme d'Epinay avait poussé jusqu'au réservoir des eaux du parc où était un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Ermitage. Il avait trouvé ce lieu solitaire, mais très agréable, et, aussitôt transporté d'admiration, s'était écrié : « Ah ! Madame, quelle habitation délicieuse, voilà un asile tout fait pour moi. »

Mme d'Epinay feignit de ne pas prêter grande attention à ce propos, mais elle n'eut garde de laisser échapper une aussi belle occasion d'avoir elle aussi son « Protégé ».

En effet, c'était la mode alors parmi les gens de condition de protéger quelque savant, musicien ou homme de lettres. L'abbé de Saint-Pierre, le vieil utopiste, avait été l'enfant gâté de Mme d'Aiguillon et de Mme Dupin. Le fermier général, La Popelinière, était le Mécène du musicien Rameau, enfin, nombreux étaient les protecteurs et les protégés, mais beaucoup de ceux ci étaient de notoriété médiocre. Aussi quel lustre pour Mme d'Epinay si au lieu de renter seulement quelque rimeur de madrigal, quelque abbé bel esprit elle réussissait à protéger Rousseau un caractère aussi ombrageux, un écrivain aussi célèbre déjà. Mme d'Epinay donc profitant du voyage du philosophe à Genève, fit réparer la maisonnette dont il avait montré si grande envie, et au retour de Jean-Jacques, pendant une nouvelle promenade, alors qu'il était très surpris de trouver au lieu de la masure une jolie maison

tout de neuf habillée, Mme d'Epinay le pressa d'y accepter l'hospitalité. « Mon ours, voilà votre asile, c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre, j'espère qu'il vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. »

Rousseau ne pouvait refuser cette offre faite avec tant de bonne grâce et les deux promeneurs, grande dame et écrivain, s'en furent charmés, leur caprice satisfait.

I. — L'Ermitage

9 Avril 1756-15 Décembre 1757

Tant était grand le désir de Rousseau de s'évader de Paris que bien qu'il fît froid et qu'il y eût encore de la neige il accourut quand même s'installer à l'Ermitage le 9 avril 1756 avec Thérèse et la mère Le Vasseur.

La Terre commençait à végéter, on voyait des violettes et des primevères, les bourgeons pointaient et dès la première nuit le rossignol chanta presque à la fenêtre du nouvel ermite : c'était assez pour transporter d'admiration cet amant passionné de la Nature.

Enfin, tous mes vœux sont accomplis, s'écria t-il, dans son enthousiasme et la hâte de savourer son bonheur fut telle qu'il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet autour de sa demeure qu'il n'eût parcouru dès le lendemain.

Ce lieu solitaire plutôt que sauvage le transportait en idée au bout du monde. Jamais, dit-il, on n'eût pu se croire à quatre lieues seulement de Paris.

Cet excès de bonheur ne pouvait durer longtemps : dix-huit mois après, Rousseau, fâché avec Mme d'Epinay, fuyait l'Ermitage avec plus de hâte encore qu'il n'y était accouru.

Pendant cette courte période le philosophe fut en proie tout entier à sa passion pour Mme d'Houdetot, sœur de M. d'Epinay.

Il s'y livra avec d'autant plus d'ardeur que, s'il était fou d'amour, Mme d'Houdetot, aussi, était folle d'amour.

Tous deux mêlaient leurs soupirs, leurs espoirs, dans de longs et fréquents tête-à-tête que facilitaient l'absence de M. d'Houdetot et le voisinage d'Eaubonne où résidait la Dame.

Mais, hélas, en écoutant Rousseau, Mme d'Houdetot n'entendait que Saint-Lambert, son amant.

Ce brillant officier aux armées du Roi que la Chronique scandaleuse avait déjà proclamé le rival heureux de Voltaire lui-même, auprès de Mme du Châtelet, faisait alors campagne en Westphalie, et ce n'est qu'en attendant son retour que Mme d'Houdetot s'était laissée bercer aux phrases harmonieuses et passionnées de Jean-Jacques.

Aussi, le moment où Rousseau se flattait d'entendre enfin sonner l'heure du berger fut celui de la désillusion. Non, jamais homme ne fut si aimable et jamais amant n'aima comme vous, s'écria Mme d'Houdetot pressée de se déclarer ; mais votre ami Saint-Lambert nous écoute et mon cœur ne saurait aimer deux fois...

Le charme était rompu, la lyre était brisée et de ses accords mélodieux à peine entendons-nous encore un écho lointain et affaibli quand Saint-Preux crie sa passion à Julie d'Etanges !

Avant cette stérile équipée, Rousseau n'avait guère fait, à l'Ermitage, que des extraits de la « Paix Perpétuelle » de l'abbé de Saint-Pierre. Chargé de faire un choix parmi les ouvrages de cet homme rare, honneur de son siècle et le seul peut-être qui n'eut jamais d'autre passion que celle de la Raison, Rousseau à qui l'on avait confié tous les manuscrits de l'abbé se borna à ce seul extrait, le reste des ouvrages contenant, dit il, des observations critiques si libres sur le gouvernement de France qu'il ne crut pas devoir les reproduire, craignant qu'on ne lui demandât de quoi il se mêlait, lui, Etranger en France.

Pendant le même temps, il avait aussi écrit à Voltaire une lettre sur la Providence en réponse au poème de celui-ci sur le tremblement de terre de Lisbonne.

Cette lettre ne fut d'ailleurs publiée que quelques années plus tard, on y sentait déjà poindre à travers une politesse d'emprunt cette sourde animosité qui devait bientôt dégénérer en haine.

« Rassasié de gloire, vous vivez libre au sein de l'abon-
« dance. Bien sûr de votre immortalité vous philosophez
« paisiblement sur la nature de l'âme et vous ne trouvez que

« mal sur la terre, et moi, homme obscur, pauvre, tour-
« menté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans
« ma retraite et trouve que tout est bien.

« D'où viennent ces contradictions apparentes, vous l'avez
« vous même expliqué, vous jouissez ; moi, j'espère et l'Es-
« pérance adoucit tout. »

II. — Mont-Louis

15 Décembre 1757-9 Juin 1762

En quittant l'Ermitage, Rousseau ne quitta pas Montmorency. M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé, lui ayant fait offrir une petite maison qu'il avait à son jardin du Mont-Louis, le marché fut bientôt fait.

On lesta la mère Le Vasseur de quelque argent, puis on la mit dans la voiture du messager de Paris avec des effets et des meubles et Rousseau resta seul avec Thérèse.

Il passa l'année 1758 dans un état de langueur qui lui fit croire qu'il touchait à la fin de sa carrière; c'était la réaction des émotions violentes provoquées par ses querelles avec Mme d'Epinay, avec Grimm, Diderot, etc. et tout ce qu'il appelait la coterie holbachique.

Néanmoins, au début de cette année dans un donjon qui terminait l'allée en terrasse de sa nouvelle habitation, sans abri contre le vent et la neige, sans autre feu que celui de son cœur il composa en trois semaines sa « *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles* », qui obtint un grand succès.

Ce fut dans cette petite maison de Mont-Louis que vint le visiter le maréchal de Luxembourg, grand seigneur très en faveur auprès de Louis XV dont il avait été aide de camp pendant la guerre de la succession d'Autriche, et qui devait bientôt être nommé gouverneur de Normandie. Le maréchal n'était pas seigneur du lieu, mais il y habitait alors une maison particulière bâtie par Croisat le Pauvre, qui avait la magnificence des plus superbes châteaux, et en portait le nom.

A cette première visite, au lieu de prolonger l'entretien,

dans sa maison même Jean-Jacques malgré le froid s'était hâté de conduire ses hôtes à son donjon tout ouvert et sans cheminée ; pour s'excuser, il en dit le motif, la crainte de les voir tous passer à travers le plancher pourri de sa chambre.

D'urgentes réparations s'imposaient donc, pendant lesquelles Rousseau ne pouvait demeurer dans sa maisonnette trop exiguë ; aussi, le Maréchal le pressa-t-il d'accepter un logement au château, ou s'il préférait au petit château, édifice isolé au milieu du parc.

Le choix de Jean-Jacques se porta sur le petit château et ce fut, dit-il, dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange il composa dans une continuelle extase le 5e livre de l'*Emile* qui dut son coloris assez frais à la vive impression que faisaient sur l'auteur les lieux où il l'écrivait.

Les réparations terminées, Rousseau retourna à sa maison de Mont-Louis, mais, ne pouvant se résoudre à quitter sans retour son appartement du petit château, il en garda la clef et parfois y vint encore passer deux ou trois jours.

Le séjour de Rousseau à Montmorency est la période la plus active et la plus féconde de sa production littéraire.

Après la *lettre à d'Alembert sur les spectacles*, il y achève *Julie*, puis l'*Emile* et le *Contrat social*.

« *Julie*, ou *la Nouvelle Héloïse* ou *Lettres de deux Amants* habitant une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par J.-J. Rousseau », depuis longtemps sous presse, parut enfin au début de 1761.

Tout Paris était dans l'impatience de dévorer ce roman, les libraires étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles, son succès répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu.

Les femmes surtout s'enivrèrent du livre, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont l'heureux auteur n'eût fait la conquête, s'il l'avait entrepris.

Rousseau avait pris un plaisir inexprimable à écrire ce roman.

Pour le mettre au net il avait employé du beau papier doré,

de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la non-pareille bleue pour coudre ses cahiers, ne trouvant rien d'assez galant ni d'assez mignon pour les charmantes filles, les Julie d'Etanges, les Claire d'Orbe que son génie venait de créer et dont il raffolait comme un autre Pygmalion.

Dans la préface, après avoir énuméré ceux à qui son roman ne pouvait plaire, il avait conclu : A qui plaira t-il donc ? Peut être à moi seul.

Il ne pouvait, en tous cas, plaire à nul autre mieux qu'à lui ! N'était-ce pas le miroir fidèle où il pouvait se contempler à l'aise, non pas, certes, tel qu'il avait vécu, mais bien tel qu'il aurait voulu avoir vécu avec Mme de Warens.

C'était sa vie... rèvée, embellie par le radieux mirage des premières amours, de celles jamais oubliées qui, à travers les âges, conservent leur éternelle jeunesse.

Julie d'Etanges, c'est Mme de Warens. Saint Preux, c'est Rousseau, tous deux rajeunis, parés de vertus et de beauté par le cœur d'un amant et l'imagination d'un poète.

Pour le public de l'époque qui, saturé de petits romans spirituels, mais uniformément licencieux, genre Crébillon fils aspirait au nouveau, *Julie* naissait à son heure.

Elle fut l'enfant gâtée, la poupée du jour, l'Unique dont on raffole au point d'en oublier le bal de l'Opéra comme il arriva à je ne sais quelle princesse qui se fit d'abord habiller pour y aller et, en attendant l'heure, se mit à lire le nouveau roman.

A minuit, elle ordonna qu'on mit ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étaient mis : elle ne répondit rien. Ses gens voyant qu'elle oubliait vinrent avertir qu'il était deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle en lisant toujours ; quelque temps après, sa montre étant arrètée, elle sonna pour savoir quelle heure il était, on lui dit qu'il était quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller et passa le reste de la nuit à lire.

Que les temps sont changés !

Aujourd'hui, si par hasard ou curiosité quelque fille d'Eve, princesse ou trottin, risquait le bout d'un joli nez dans le vieux bouquin, bien vite elle l'en retirerait faute d'y rien comprendre.

Les épanchements épistolaires ne sont plus de mode.

Nous sommes tous, maintenant, un peu de l'avis de Voltaire, sur ce roman suisse : c'est un prèche en six parties et les prèches ne sont plus guère courus, on y bâille trop !

Le plaisir de Rousseau à l'entendre c'était, surtout, j'en jurerais, le plaisir d'entendre la voix de Mme de Warens, cette voix argentine qui fit toujours sur lui tant d'impression et, quand les pensées, parfois, couvraient la voix et ainsi ennuyaient l'auditeur, n'avait-il pas — délicieuse ressource dont il savait user — un baiser toujours prêt à clore la bouche trop prêcheuse de Mme de Warens !

Mais nous, hélas, la voix éteinte, les baisers envolés, nous laissent seuls avec l'ennui.

Et pourtant, à travers tout le fatras, les verbeux remplissages, les prétentieuses dissertations, quelles jolies pages encore pour qui sait les trouver.

Le *Contrat Social* terminé après l'*Emile* parut environ un mois avant, mais en Hollande.

Le libraire Rey qui l'avait édité ne put obtenir la permission de l'introduire en France, excellente raison pour qu'on se l'y disputât.

Ce n'était qu'un extrait d'un ouvrage beaucoup plus important, *les Institutions Politiques*, que Rousseau abandonna.

Comme au frontispice d'un monument, une statue en symbolise la destination, de même la première phrase du *Contrat Social* : « l'homme est né libre » en résume la pensée.

L'homme est né libre, telle est la fière affirmation de Rousseau ; s'il ne l'est plus, ce ne peut être que par son consentement seul.

S'il abdique sa naturelle indépendance, s'il se met en société, c'est par suite d'une convention purement arbitraire, donc, la société n'est qu'un contrat, mais aux termes de ce contrat l'ensemble des volontés particulières forme la volonté générale qui seule est la Loi.

Si l'on recherche en quoi consiste le plus grand bien de tous, qui doit être la fin de tout système de législation, on trouvera, proclame Rousseau, qu'il se réduit à ces deux objets principaux : « *La Liberté et l'Egalité* »

S'il n'écrivit pas le mot « Fraternité », c'est qu'il y voyait la

conséquence logique des deux autres, la naturelle, l'inévitable résultante.

Pour la première fois, alors, apparaissent les trois mots de la Révolution « tracés d'une main de feu ».

Ils ne devaient plus s'effacer et, quarante ans après, les Générations qui les avaient épelés en leur enfance, les appliquaient — glorieuse couronne — au Monde nouveau qu'avaient fait surgir des ruines du Passé les fécondes hardiesses du grand Précurseur !

Enfin, parut l'*Emile*.

Cette « déclaration des droits de l'Enfant » que Gœthe dans son enthousiasme appelait « l'Evangile naturel de l'Education » a pour base l'immuable principe cher à Rousseau.

L'homme est né naturellement bon, l'homme est né naturellement libre.

L'habituelle éducation le dénature en lui inculquant les vices de la Société, l'éducation négative est donc la seule bonne. Elle ne donne pas la vertu, mais elle prévient les vices ; elle n'apprend pas la Vérité, mais elle préserve de l'Erreur.

Soustraire l'enfant à toute influence étrangère doit être l'essentielle préoccupation de l'Educateur.

La publication de ce livre, au dire de Rousseau, ne se fit pas avec cet éclat d'applaudissements qui suivait celle de tous ses écrits.

Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers et si peu d'approbation publique.

Ce que lui en dirent et lui en écrivirent les gens les plus capables d'en juger lui confirmèrent que c'était le meilleur de ses écrits et le plus important, mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensait.

D'Alembert qui lui écrivit que cèt ouvrage décidait de sa supériorité et devait le mettre à la tête de tous les gens de lettres ne signa point cette flatteuse appréciation.

Duclos, lui-même, évita de lui en parler par écrit.

Les audaces du livre expliquaient assez le souci de chacun de ne point l'approuver publiquement quoique le trouvant,

en secret, à son goût : la crainte de la Bastille était alors le commencement de la sagesse.

Rousseau avait bien prévu, d'ailleurs, l'orage que l'*Emile* allait déchaîner et pour l'éviter avait d'abord conçu le projet de le faire imprimer en Hollande et non en France.

Malheureusement Mme le Maréchale de Luxembourg chez laquelle Rousseau fréquentait alors avait voulu que Jean-Jacques auquel elle reprochait de se laisser duper par les libraires lui laissât le soin de le faire imprimer afin d'en tirer meilleur parti.

Elle se flattait d'aplanir toute difficulté grâce à ses relations avec M. de Malesherbes ; hélas, le futur défenseur de Louis XVI devant la Convention était un malchanceux.

Si plus tard, il ne put sauver de la guillotine ni la tête du roi, ni la sienne, il ne put, en l'occurrence quoique Directeur de la librairie, assurer l'impunité à Rousseau dont il approuvait les idées.

Au lieu d'imprimer seulement en Hollande comme le voulait Rousseau, on eut le tort d'imprimer aussi à Paris ; l'ouvrage parut donc en France et bientôt Rousseau reçut l'avis officieux qu'on allait sévèrement procéder contre lui à raison des idées subversives émises dans son livre.

En effet, le 9 juin 1762, sur le réquisitoire de Joly de Fleury, le Parlement de Paris décréta Rousseau de prise de corps.

Pour y échapper l'auteur de l'*Emile* s'enfuit de Montmorency.

XIII
DE MONTMORENCY A ERMENONVILLE
1762-1778

SUISSE — ANGLETERRE — FRANCE

La Mort

Age de Rousseau : 50 à 66 ans

Ce qu'allait être sa vie, il ne l'ignorait pas.

A Montmorency, en faisant ses adieux, il s'était écrié :

« Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure. »

Dès lors, en effet, sa vie est une fuite éperdue à travers la terre qui fuyait sous ses pas.

Il gagne d'abord la Suisse et touchant son sol il l'embrasse avec transports. « Ciel, protecteur de la Vertu, je te loue, dit-il, je trouve enfin une terre de Liberté ! »

Pure illusion, il ne le vit que trop tôt.

A peine est-il installé à Yverdun, chez M. Roguin, son ami, qu'il lui faut quitter cet asile sur l'ordre du Sénat de Berne.

Aller à Genève, il n'y fallait pas songer ; dès le 18 juin, on y avait brûlé l'*Emile* et décrété l'auteur de prise de corps.

Mme Boy de la Tour, nièce de M. Roguin avait une maison toute meublée à Motiers, elle l'offrit à Rousseau : Motiers est un petit village à courte distance d'Yverdun, mais faisant partie du Comté de Neufchâtel, alors au Roi de Prusse, le Grand Frédéric.

Rousseau pouvait espérer y vivre en paix et cette espérance s'accrut encore après qu'il fut devenu l'ami du Gouverneur du Comté, Lord Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, ancien partisan des Stuarts et, depuis, au service du Grand Frédéric.

Ayant quitté tout à fait la littérature, Rousseau faisait de petites promenades, habillé en arménien : veste, caftan, bonnet fourré et ceinture, costume plus commode pour ses infirmités, prétend-il, mais, peut-être, en réalité, satisfaisant davantage son innocente manie de se singulariser.

Pour rompre, un tantinet, la monotonie de sa nouvelle existence, il apprit à faire des lacets dont il faisait cadeau à ses jeunes amies quand elles se mariaient, mais à la condition qu'elles nourriraient elles-mêmes leurs enfants, par application de l'excellent conseil qu'il avait donné dans l'*Emile*.

Cette vie était trop douce pour durer, ses « *Lettres de la Montagne* » réponse aux « *Lettres de la Campagne* » du procureur général de Genève, Tronchin, soulevèrent tout contre lui. Insulté publiquement, attaqué dans sa maison même, sur laquelle vint s'abattre une grêle de cailloux il dut s'enfuir de Motiers comme il s'était enfui de Montmorency et d'Yverdun.

Il crut trouver asile dans l'île Saint-Pierre, domaine de l'hopital de Berne, au milieu du lac de Bienne, il y commençait placidement à herboriser quand on lui signifia d'en sortir.

Tourmenté, battu d'orages, fatigué de voyages et de persécutions, Rousseau répondit à cet ordre en sollicitant comme une grâce la prison perpétuelle dans cette île où vainement il avait espéré vivre en paix.

Un ordre formel et conçu dans les termes les plus durs de sortir dans les 24 heures de l'Ile et de tout le territoire immédiat et médiat de la République fut la seule réponse.

Après avoir hésité s'il ira en Corse, où l'appelle le fameux Paoli, il décide d'aller à Berlin chercher asile auprès de Lord Keit, s'arrête à Strasbourg, traverse la France, passe en Angleterre, à l'instigation de David Hume, le célèbre philosophe et historien.

Accueilli avec bienveillance sur cette terre classique de la Liberté il reçoit bientôt la visite du prince royal, héritier du Trône, le Gouvernement lui alloue même une pension ; enfin retiré à Wooton dans une campagne agréable et tranquille il commence à herboriser, et tout conspire à favoriser son repos.

Mais, bientôt, hélas ! son imagination maladive peuple d'ennemis sa nouvelle retraite, Hume, son meilleur ami, n'est plus qu'un complice des Grimm, des Voltaire, des d'Alembert, des Tronchin, de tous les ennemis acharnés à sa perte.

Hanté de folles terreurs il s'enfuit de Wooton, erre sur les routes d'Angleterre, parcourant à l'aventure les plus longues distances, sans autre dessein que d'échapper à ses ennemis imaginaires et de s'évader de la Terre de Liberté où, amère ironie, il se croit prisonnier !

Rentré en France, il poursuit sa fuite précipitée. De Calais il court à Amiens, de là à Fleury chez le Comte de Mirabeau, père du grand tribun, puis au château de Trie chez le Prince de Conti.

Du Vexin il passe en Dauphiné, à Bourgouin, où en présence de deux témoins « dans toute la simplicité de la nature » il déclare donner enfin à sa compagne, Thérèse Levasseur, le titre d'épouse.

Mais voici que dans le même temps il songe à la fois à retourner en Angleterre, à s'enfuir en Grèce et à revoir Chambéry !

Que de projets avortés à peine conçus.

Puis, quoique le décret du Parlement subsistât toujours Rousseau rentre à Paris reprendre son ancien métier de copiste de musique.

La Police ferme l'œil ; toutefois à la demande de Mme d'Epinay, on interdit la lecture publique des *Confessions* que Jean-Jacques avait cru devoir entreprendre pour se justifier.

Sa Monomanie, hélas, devient plus aiguë, il essaye de déposer sur le Maître-Autel de Notre-Dame une supplique extravagante contre l'oppression générale dont il se croit victime, puis enfin dans des billets que le pauvre grand homme distribue lui-même sur la voie publique il implore l'aumône d'un peu d'affection et de justice !

Dans ses *Rêveries d'un Promeneur solitaire* qu'il écrit à cette époque et où il se livre tout entier à la douceur de converser avec son âme puisqu'elle est, dit-il, la seule douceur que les hommes ne puissent lui ôter, il s'écrie douloureusement : « Pouvais-je supposer qu'un jour je serais tenu, sans le moindre doute, pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrais l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me feraient les passants serait de cracher sur moi, qu'une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ?

... Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère où je serais tombé de celle que j'habitais ! »

Et malgré cela, dans les intervalles lucides, son cœur reste toujours aussi jeune, ses accents restent toujours aussi passionnés, soit qu'amant de la nature, il célèbre dans la 5e promenade les beautés romantiques et sauvages du lac de Bienne, soit que faisant un retour sur lui même il rappelle dans la 10e promenade, écrite trois mois seulement avant sa mort : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisé-

ment 50 ans de ma première connaissance avec Mme de Warens. »

Enfin, c'est au moment où il vient d'accepter l'hospitalité de M. de Girardin à Ermenonville qu'il meurt dans la matinée du 3 juillet 1778.

Un mois environ avant, le 30 mai, son ennemi, Voltaire, chargé d'ans et de gloire, venait de s'éteindre à Paris dans l'ivresse du triomphe...

Infatigable semeur d'idées, Rousseau avait, sans compter, jeté à tous les vents de l'Esprit les plus audacieuses propositions, il avait troublé dans leur séculaire quiétude les Privilèges établis ; la Tempête était déchaînée et nul abri humain ne pouvait désormais le soustraire à sa fureur : son seul refuge était dans la mort.

D'aucuns prétendent qu'il se la donna, d'autres qu'il l'attendit.

On exhibe un certificat de médecin comme si la science officielle n'avait pas été créée pour mentir. De son témoignage personne n'a cure.

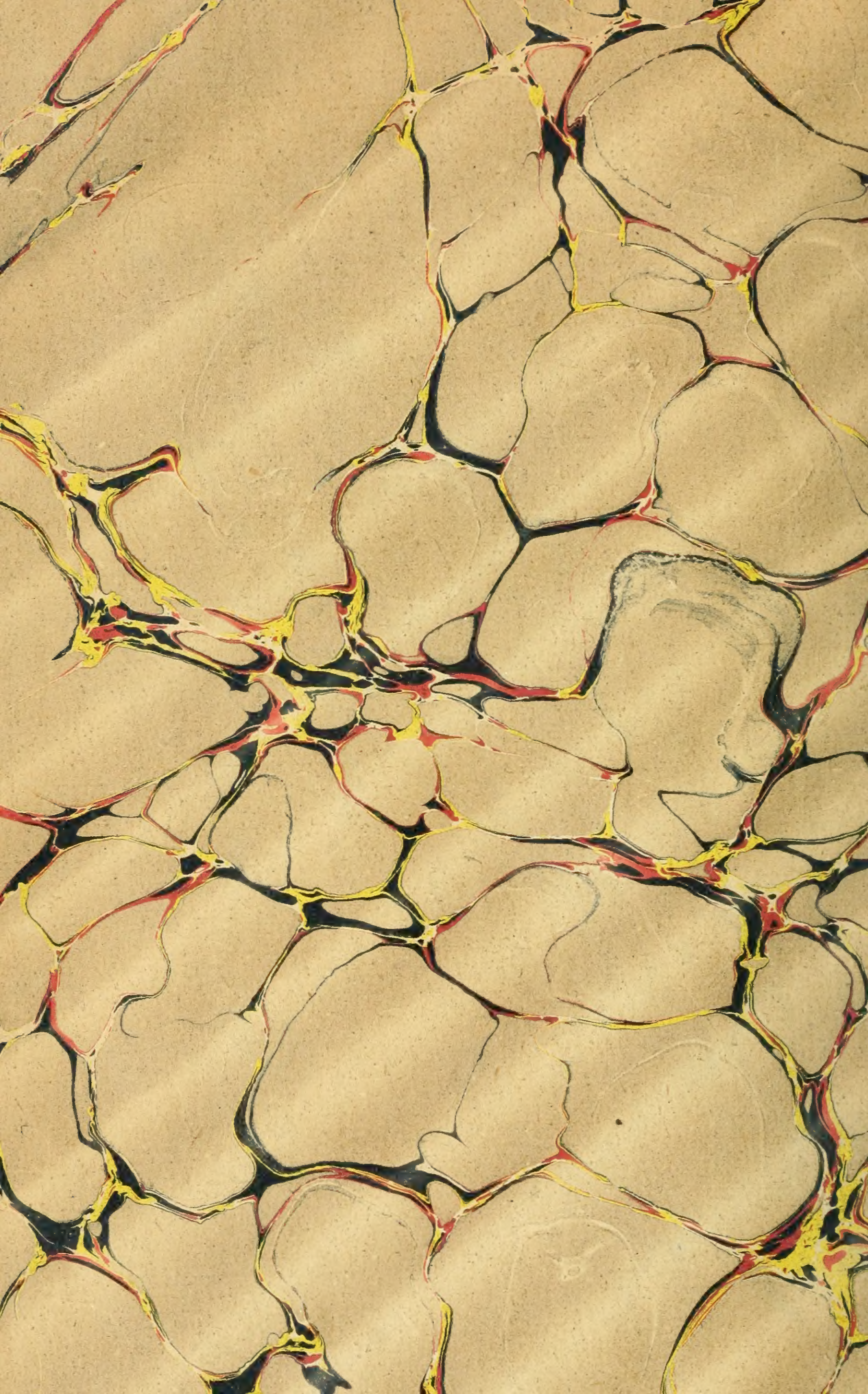
Le seul qui vaille, je le veux tenir de Rousseau lui-même.

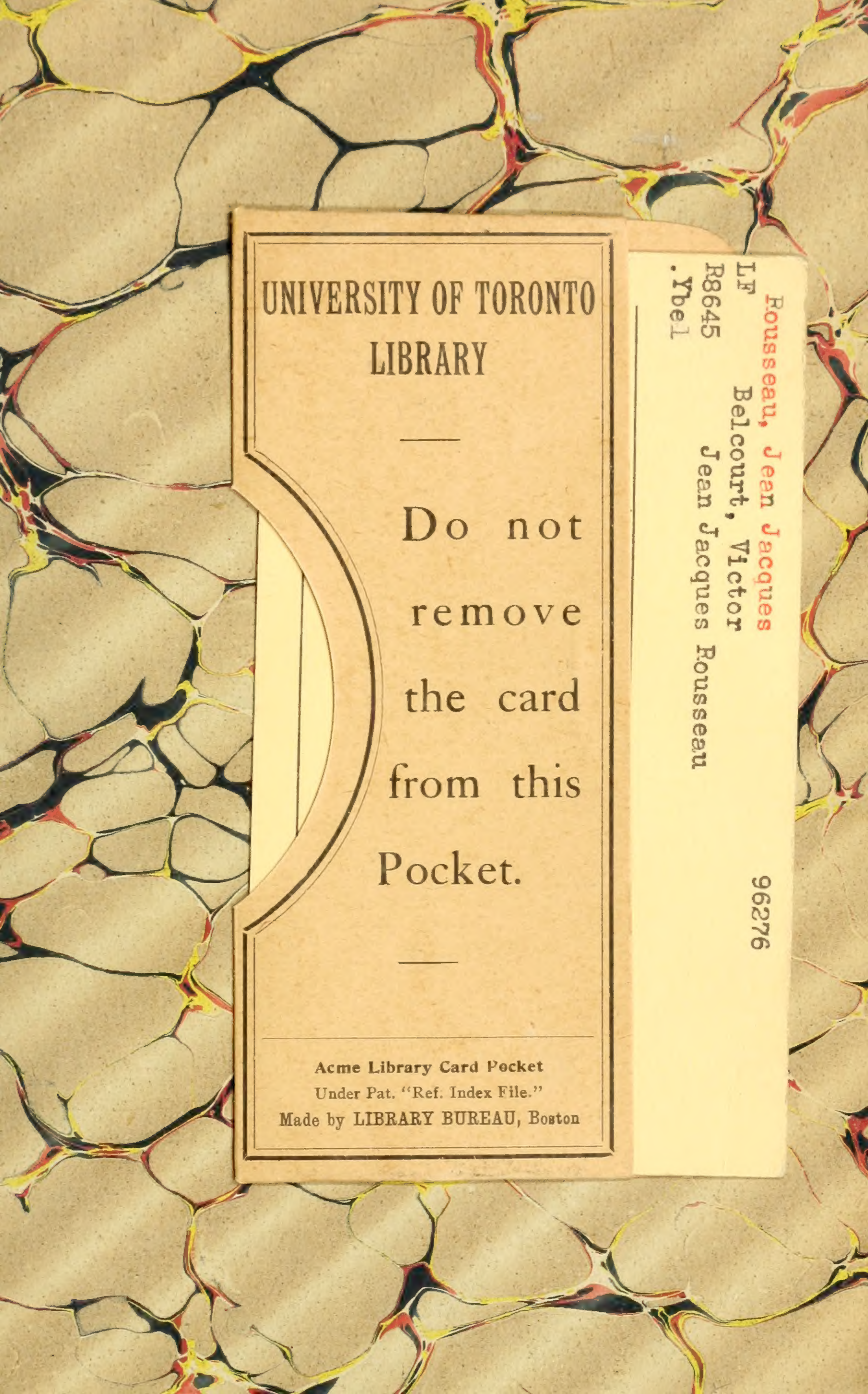
Quelle plus belle, quelle plus vivante attestation de courage devant les générations futures que les 16 années de martyre de Montmorency à Ermenonville.

Quelle que soit sa fin matérielle, l'homme qui le souffrit ne déserta pas devant l'adversité, quand même sa main inconsciente aurait avancé l'heure du repos éternel, il avait, dès lors, assez vécu pour prouver que sa mort n'était pas une lâcheté, ne pouvait être un banal suicide !

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE J. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston
Rousseau, Jean Jacques
Belcourt, Victor
Jean Jacques Rousseau
LF
R8645
.Ybel
96276



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 17 04 02 014 6